

Nombrils du monde

*

Quatre mystères

Le tout de l'histoire tient en quatre faits.

1. Vers la fin du III^e siècle, selon la légende, les saints Mary et Austremonne ramènent en Auvergne l'ombilic du Christ (peut-être aussi le prépuce, mais le Saint Siège prétend qu'il est resté à Rome)¹. A l'époque, les chrétiens forment un réduit monastique dans les montagnes.

2. Aux IX^e et X^e siècles, lors des secondes invasions (normandes, sarrasines, magyares), les reliques des Gaules refluent sur le Massif Central. A Clermont, l'évêque Etienne II rebâtit la ville incendiée et rasée par les pillards. Il fait reconstruire la cathédrale et façonner la "Vierge d'Or", modèle des majestés romanes. Alors il place dans la statue le prépuce et le cordon (également les ongles, dit le parchemin).

3. A l'époque, Cluny réorganise la société gauloise sous le signe de la Vierge. Les arabes sont encore proches, tiennent des réduits en Languedoc. En 951, on ouvre la route de Saint-Jacques : Godescal, évêque du Puy, lance une vaste expédition en Galice. Le chemin de Compostelle reprend les anciennes routes marchandes romaines, il draine hommes et biens vers l'Espagne, horizon de reconquête. C'est le prélude de la croisade. Odon, puis Odilon, abbés de Cluny et d'Aurillac, instituent partout le culte de la Vierge aux lieux et places des anciennes idoles, sur les anciens puits d'Isis ou des *Matres* gauloises. Avec la *Paix* et le *Jugement* de Dieu, ce nouveau culte est la grande invention de Cluny : rite intégral, qui suit les cycles de mort et de naissance. Dans la vie, naturelle ou mystique, la Vierge du Pardon règle les stades de l'existence, ses transmutations, ses transmissions, générations. En face, dans la mort, on crée le Purgatoire et les rites de Toussaint, cycle où les vivants travaillent au sort des âmes passées dans l'au-delà. Par leur labeur, leurs vœux, leurs prières. Sur ces liens circulaires, l'Eglise indexe les valeurs terrestres : œuvres, honneurs et richesses, rédemptions, rachats. En fait, c'est une révolution générale (religieuse, politique, économique), qui ouvre la grande reconstruction du moyen âge, la renaissance romane². Elle lance alors les projets de « reconquête » sur l'Islam : dans le sud de l'Europe, puis au loin, en Terre Sainte. Juste avant l'an mil, Gerbert d'Aurillac, grand savant clunisien, parvient au Saint-Siège. Il répercute ces changements sur toute la chrétienté³. C'est Gerbert qui, depuis Rome, aurait propagé l'idée de la

¹ Pierre Saintyves : *Les Reliques et les images légendaires*, Paris, E. Nourry, 1912, rééd. Bouquins-Laffont, 1991, p. 957 sqq. Saintyves ajoute : « D'après un mémorial tiré des archives de la cathédrale et rapporté par Baluze, Saint-Austremonne apporta en arrivant à Clermont d'autres reliques infiniment précieuses : « le nombril du fils de Dieu avec les *cinq ongles de sa main gauche* : son prépuce avec *deux ongles de sa main droite*, des langes dans lesquels il fut enveloppé ; la onzième partie du suaire teint de son sang, et avec lequel on lui avait couvert les yeux : une partie de sa tunique, *de sa barbe, de ses cheveux*, et de sa ceinture teinte de son sang ; de plus *trois ongles coupés de la main droite* et une partie de la couronne d'épines et du pain sur lequel Jésus donna sa bénédiction ; (...) des verges dont il fut flagellé, des cheveux de la Sainte Vierge Marie, son bracelet ; un morceau de sa robe avec de son lait... Etienne (évêque de Clermont au X^e siècle) renferma ces reliques dans une image de la Mère de Dieu et de son fils. » (*ibid.*, p. 971)

² C'est alors que renaissent les villes, qu'on rebâtit en pierre. On commença par les églises, les maisons communes. Quant au travail, le mot même se développe en Chrétienté. *Traballare* dit le mystère maternel. Le mot désigne la convulsion, le branle interne, et les séismes de l'accouchement. L'étymologie d'ailleurs hésite, et rattache aussi la corvée servile au *tripalium*, le triple pieu d'accrochage : le *travail* servait à immobiliser les grandes bêtes, ânes et bœufs. Pour les ferrer, les opérer. Sous une autre forme, le dispositif servait aussi aux sages-femmes. On l'utilisa aussi pour les supplices, pour marquer serfs et esclaves. Sur ces deux sens conjoints, le travail dit d'abord la *Croix*, l'état de souffrance naturelle. Le christianisme étendit la forme à toute condition, humaine ou divine. Cluny en tira les conséquences pratiques, sociales, économiques. Dès lors, le *travail* dit la socialisation universelle de la souffrance, son horizon religieux et bio-politique (la *croissance* et ses douleurs). Il dit aussi la conscience solidaire du deuil, de la misère, et le devoir chrétien de miséricorde.

³ Ecolâtre de Reims et diplomate, expert en coups d'Etat, Gerbert fut le pape de l'an mil. Il fit installer Hughes Capet sur le trône. Puis forma son fils, Robert le Pieux, qu'il sacra ensuite, comme archevêque de Reims. Il conseilla aussi les Othons d'Allemagne, réorganisa leur empire, dit « Romain-Germanique ». Il fonda le royaume chrétien de Hongrie, et surveilla la

croisade. On parle partout de reconquête, tout d'abord en Espagne - c'est la fonction du *camino frances* - et plus loin, en Orient, lieu du Sépulcre.

4. Cent ans plus tard, un cri, « Dieu le veut », unit une foule immense. En 1095, la croisade part justement de Clermont. Pour choisir le site, l'Eglise a hésité un moment avec le Puy, ville « sainte » et rivale. Les deux cités sont vouées l'une et l'autre à la Vierge. On choisit Clermont, bourg plus vaste donnant sur la plaine du Nord. Surtout, le chapitre recueille les reliques de l'Incarnation : prépuce et nombril dans « le giron de Notre Dame ». Mais l'évêque du Puy, Adhémar de Monteil, sera légat. Il conduira les chrétiens à Jérusalem. Il mourut là-bas, en Terre Sainte. Bref, c'est toute une mobilisation psychique, qui inverse le parcours de la relique : de Bethléem, lieu de la Naissance, à Clermont, où l'on garde son vestige, puis retour pour libérer les Lieux Saints, Bethléem, le Sépulcre.

(D'autres versions parallèles modifient, et au final corroborent, cette *translatio dei*. Sur la peau de la terre, corps mystiques et territoires se répondent à l'infini. Ainsi, l'ampoule du "Saint Sang" à Billom, l'université de l'évêque, qui bouillonnait au mois de mai⁴. Dans le pays, tous les grands sièges religieux disaient recueillir le Saint Prépuce : Aurillac, Le Puy, Sainte-Foy de Conques, nef rivales de Clermont... La Vierge était passée ici ou là, partout en fait...)

(Bien plus tard, un curieux épilogue : le conventionnel auvergnat Jacques-Antoine Dulaure, celui qui fit un rapport célèbre et cinglant sur le clergé de France, est le même qui écrivit, d'après les *Dieux fétiches* du Président

conversion des Magyars. Partout, il affirma l'*Imperium christianum* et le primat de l'Eglise. En Europe, il proclama la *Pax Dei*, lutte contre les sires, la simonie, la corruption générale. Enfin, il instaura l'eschatologie clunisienne : doctrines du Jugement, du Purgatoire et du « rachat » des âmes par les oraisons des fidèles. L'invention de la Toussaint et des prières pour les morts, la réunion dans le même champ des cimetières et des églises, en incluant les anciens rites, permit de refouler les superstitions. Gerbert mena cette tâche immense avec Odilon de Mercoeur (Saint-Odilon), abbé de Cluny, natif comme lui de Haute-Auvergne.

C'était un enfant trouvé dans les montagnes, recueilli par les moines d'Aurillac. Dans sa jeunesse, l'Ordre l'envoya en Catalogne, puis à Cordoue. Là-bas, il vécut dans le creuset mauresque, fréquenta les communautés qui vivaient en symbiose : chrétiens, juifs, musulmans, ismaéliens. Il s'y fit une culture complète, étudia la gnose, ramena des manuscrits. C'était aussi un maître dans le cryptage des documents. On a gardé ses lettres.

Ce nouveau Minos fut aussi un Dédale. En Europe, il aurait introduit la numération arabe. On l'a dit alchimiste, longtemps on lui prêta des diableries. Pour son savoir des chiffres (astronomique, musical, diplomatique, bancaire). Son goût des automatés, des engins mécaniques. Il aurait conçu de nouveaux systèmes pour l'orgue, l'horloge à poids, l'astrolabe. Peut-être aussi un télescope. On lui prête la création d'une tête parlante, qui rendait des oracles (à sa place ?). Sur Gerbert et l'art du chiffre, voir Julien Havet : *L'écriture secrète de Gerbert*, Paris, 1887. Sur sa vie, voir : Duc de La Salle de Rochemaure (*Gerbert-Sylvestre II*, Paris, 1914) et Joubert (*Gerbert, Sylvestre II, 1er pape français*, Aurillac, 1938).

⁴. Voir R. P. Raimond de Saint-Martin : *La divine relique du sang adorable de Jésus-Christ dans la ville de Billom en Auvergne*, Lyon, 1645. A l'époque, Billom formait l'une des premières écoles de théologie en Europe, et le resta jusqu'au XVII^e siècle. Fondé au VIII^e siècle, le chapitre Saint-Cerneuf de la ville devint le *studium* épiscopal. Au XIII^e siècle, on transforma l'école en Université : elle suivit de peu Paris, Toulouse, Montpellier, et compta jusque deux milles élèves dans son enceinte. Quand Saint-Louis et Robert, son chapelain, fondent la Sorbonne, Billom fournit en jeunes gens le nouveau collège. Un peu plus tôt, Guillaume d'Auvergne, le chef des « réalistes », était évêque de Paris. Plus tard, quand Loyola fonda la Compagnie de Jésus, Billom fut le premier collège jésuite en France, fondé en 1558, juste après le *Collegium Romanum*. De l'école de Billom, on garde plusieurs souvenirs dans le Quartier Latin. Le collège de Montaigu (bibliothèque Sainte-Geneviève) fut fondé à la fin du XIII^e siècle par Aycelin de Montaigu, cardinal, de la famille des viguiers de Billom, puissante dans les Ordres militaires, et à Jérusalem. Juste à côté, Béraud IX de Mercoeur fait construire le collège de Navarre. Plus tard, la Convention y dressa Polytechnique. Au XVI^e siècle encore, le collège de Clermont (lycée Louis-le-Grand), filiale parisienne de Billom, fondée sur l'ancien palais de la Tour d'Auvergne, à la porte Saint-Jacques. Ces maisons accueillaient les jeunes venus des montagnes.

Le rôle du collège de Billom serait peut-être à étudier pour l'histoire du Graal, j'ignore s'il l'a été. A ce sujet, un curieux mémoire reprend l'antique légende de « l'or des Gaules » et le culte de Mercure au Puy-de-Dôme (Dr Auguste-Théophile Vercoutre : *Origine et genèse de la légende du Saint-Graal : un problème littéraire résolu*, Paris, E. Leroux, 1901). A l'origine, le graal celtique est un chaudron, un cratère pour les mélanges, les fusions substantielles.

Au Puy-de-Dôme, le temple à Lug, dit aussi Mercurius Dumias d'après Pline, donna son nom actuel au volcan qui domine Clermont. Grégoire de Tours l'appelle aussi *Vasso Galate* (*Histoire des Francs*, I, 32 : «*dehubrum illud, quod Gallica lingua Vasso Galate vocant*»). Ce terme générique laisse entendre, pour les Celtes, un culte national, lié à Gergovie et au bref *imperium* arverne en Celtique. Juché au sommet du volcan, le sanctuaire drainait au loin les pèlerins. Au I^{er} siècle, le grec Zénodore dressa un colosse de bronze de 20 m de haut, toujours au sommet de la montagne, qui devait briller à toute heure. On conservait son souvenir au Moyen Age : chaque année, le prieur d'Orcival y montait en procession. Une légende raconte aussi l'apparition à un moine d'Orcival de Saint Thomas Beckett : persécuté par Henri II Plantagenêt, l'évêque de Cantorbéry se réfugia un temps en Auvergne, avant de rentrer en Angleterre, où on l'assassina. Bien sûr, on assigna ce lieu aux sabbats. Le temple fut redécouvert au Second Empire. On exhuma alors d'énormes constructions monumentales (blocs mégalithiques parfaitement taillés) qui montrent bien le soin apporté à la construction de l'édifice. Voir aussi Ponce-Pilate Mathieu (*Le Puy-de-Dôme, ses ruines, Mercure et les Matrones*, Clermont, 1876).

de Brosses, un traité des *"Divinités génératrices et du culte du phallus"*, fonda sous l'Empire l'*Académie Celtique* et l'ethnologie du folklore. En 1793, Dulaure et Couthon font démettre l'évêque de Clermont, l'ancien « comte-évêque », prélat récalcitrant et despotique. On vide la cathédrale de ses trésors. C'est alors que disparaissent la « Vierge d'or » et les reliques de la Naissance. Sans doute par ordre de Couthon, ennemi de Dulaure, pour sa part tout acquis à la Vierge. Plus tard encore, mis au ban de la vie publique, le vieux républicain se consola en rédigeant une *Histoire de la Révolution française* et surtout un énorme *"Recueil des Antiquités de France"*. Aussi de nombreux mémoires mythologiques sur l'ancienne Gaule et ses cultes. Il revenait largement sur les ruines de l'Ancienne France, paysage de toute sa vie qu'il avait malgré lui, aux heures tragiques, un peu contribué à détruire⁵.)

C'est alors qu'on doit préciser l'histoire.

Austremonie :

Au VI^e siècle, Grégoire de Tours affirme que vers 250 les chrétiens de Rome décidèrent d'évangéliser la Gaule. Ils envoyèrent sept évêques missionnaires pour diriger les premières communautés, dans les quartiers marchands des villes. Saint Denys est du nombre et part à Lutèce. De son côté, Austremonie part en Auvergne. C'est donc à la fin du III^e siècle qu'il aurait accompli sa mission, au moment des premières invasions. D'après Grégoire de Tours, ce premier évêque aurait fondé un monastère à Issoire.

Si Grégoire dit vrai, le fait en soi est immense : il dit que ce collègue est le tout premier des Gaules, voire le premier d'Occident. En effet, la tradition admet comme première abbaye gauloise celle de Ligugé, fondée cent plus tard par Martin de Tours, le disciple d'Hilaire. Quant au Mont-Cassin dans l'Appennin, Benoit d'Aniane le fonde deux cents ans plus tard, au VI^e siècle.

D'après Grégoire, Austremonie serait mort à Issoire vers 300. "En confesseur", c'est-à-dire de mort naturelle. Il n'aurait pas connu le martyre, aurait vieilli en paix dans son couvent. (Sur son tombeau, on a édifié plus tard la grande basilique romane.) Si l'histoire n'est pas toute légendaire, Austremonie aurait créé ce proto-monastère au moment de l'épopée d'Antoine, Pacôme, Hilarion, au désert d'Egypte.

(Tout dépend si l'on suit Grégoire. On peut dire que ce prince arverne, pontife de Tours né à Clermont, a voulu embellir l'histoire. Par chauvinisme, vanité. Mais on peut également soutenir l'inverse : mentir lui était probablement difficile. Grégoire parle de faits encore récents. Surtout c'est un Avitus, un homme en vue de tous. Dès la fin du IV^e siècle, et pour longtemps, les Aviti tiennent l'Arvernie, et un moment Rome, la capitale. Eparchus Avitus, proclamé empereur à Toulouse, puis déposé par Ricimer, revient de Rome pour mourir à Brioude. Son neveu Sidoine Apollinaire, préfet de Rome, se retranche dans la Ville et la défend contre les Suèves. Quand tombe la capitale, Sidonius exilé par le parti barbare rentre à son tour en Arvernie. Elu évêque, il fortifie sa ville contre l'invasion gothique. Ces hommes sont les ancêtres de Grégoire. Autrement dit, Grégoire dispose du meilleur fond documentaire possible : sa bibliothèque de famille.)

D'après son nom, *Stremonios*, on peut supposer qu'Austremonie était « grec ». C'est pure conjecture, peut-être était-il gaulois. A l'époque, en tout cas, Arvernia (plus tard Clermont) était une grande ville, presque aussi vaste que Lyon, peuplée de commerçants étrangers, bien représentée à Rome et au-delà. Son école de rhétorique était célèbre, où se forma Fronton. Tournées et cuites en Limagne, les céramiques de Lezoux se vendaient dans tout l'Empire. C'est dans cette ville qu'arrive d'abord Stremonios, passé de Rome par Lyon. La tradition affirme qu'il apportait le Nœud de Chair depuis la Palestine. Le plus vraisemblable, c'est qu'il était « grec », comme Denis. Peut-être un grec d'Orient, un levantin hellénisé (égyptien, juif, phénicien), venu d'Alexandrie ou du Liban, que les chrétiens de Rome auraient envoyé en Aquitaine. A Clermont (Arvernia), le *Vicus christianorum*, quartier des commerçants juifs et syriens, était déjà bien peuplé. Il devint « le grand faubourg Saint-Alyre », quartier des chrétiens pendant deux siècles, puis quartier de l'Abbaye Saint-Alyre, où l'on montre encore la « Memoria », vestige d'un très ancien sanctuaire paléo-chrétien du IV^e siècle, juste à l'entrée des fameuses fontaines pétrifiantes. Je suis allé le voir en 1979.

Du livre de Grégoire, on peut tirer une conclusion. S'il dit vrai (et même s'il invente), cela veut dire que le christianisme a rencontré en ce pays un terreau infiniment favorable. C'est le point décisif, si l'on songe en Auvergne à l'intensité du culte marial. Arrivant chez les Arvernes avec le cordon du Christ, Stremonios y aurait

⁵. C'est justement Dulaure qui transmet l'histoire à Saintyves, en citant le Mémorial de la cathédrale de Clermont, déjà évoqué par Baluze au XVII^e siècle. Voir sa *Description des principaux lieux de France*, Paris, 1789, vol. V, 197, note 1.

directement posé le christianisme sur la dévotion à la Vierge⁶. En transposant à peine le culte d'Isis et de Cybèle, si présent dans le pays, culte de Diane-Epona, culte des "Matres", des "Fades" du chamanisme celte. Cultes agraires, de mort et de naissance, que Stremonios aurait prolongés dans le mystère de la Naissance⁷.

Mary :

Saint Mary est l'autre d'Austreimoine, son double indispensable. Lui, c'est probablement un celte, un arverne. D'après son nom (Marius ou Maurus, Manlius, Marilus, qui donne Mary, Marly, Marty), on a pu dire qu'il venait d'Italie, mais ça ne prouve rien. Tous les gallo-romains portaient des noms latins, et celui-là est des plus courants. Mais ce nom est fort : dans Marius, sonne Mars, dans le pays associé à Diane : celle-ci avait absorbé Venus, les temples étaient dédiés au couple de Mars et Diane. En effet, c'est un chef de guerre. Et puis, dans son nom même, c'est l'homme de Marie⁸.

Sa connaissance du pays et de ses rites est évidente. C'était sans doute un chef cantalien, même s'il a pu aller aussi à Rome. S'il était italien, Mary, comme plus tard Martin de Tours, pourrait alors être un officier romain, voire un mercenaire, mais le plus probable, c'est qu'il était autochtone. A l'époque, les Arvernes voyageaient beaucoup, étaient puissants à Rome, avec plusieurs familles présentes au Sénat⁹.

Arverne ou italien, ou bien mêlé des deux lieux, Mary joua un rôle majeur pour la victoire du christianisme. A ce titre, il est associé à plusieurs grands saints, et bien sûr à Austreimoine, le premier évêque. Ce lien n'est pas toujours bien précis. On ne sait si, comme Baudime, Mary a été disciple d'Austreimoine ou s'il l'a précédé. Une tradition rapporte qu'Austreimoine aurait consacré le tombeau de Mary, en bâtissant l'église de Saint-Mary-le-

⁶. Clermont eut jusqu'à la Révolution ce prototype des Majestés. Malgré la crise vandale de 93, la région compte encore plus de 200 sanctuaires à Marie. Après l'écrasement de la Commune, Eglise et gouvernements de droite firent alors dresser de nombreuses statues, souvent colossales.

⁷. « Grande est la Diane des Ephésiens » : dans un court texte de 1911, Sigmund Freud évoque avec la Phrygienne une antique tradition qui dit la continuité des deux cultes. Venu à Ephèse en 54, l'apôtre Paul aurait vite soulevé contre lui la population qui vivait autour du temple à la déesse : prêtres, marchands, orfèvres. On cria « Grande est la Diane d'Ephèse », les païens soulevèrent une vaste émeute contre les juifs (*Actes des Apôtres*, XIX). Paul fut chassé de la ville. Les chrétiens d'Ephèse passèrent alors sous l'influence de Jean, le « bien-aimé » à qui Jésus sur la croix désigna Marie : « voici ta mère ». Jean aurait emmené Marie à Ephèse, où elle mourut (on voit encore sa maison). Bien plus tard, Jean s'y est aussi éteint, vers 96. Dès le IV^e siècle, « s'éleva donc à côté de l'église de l'apôtre la première basilique en l'honneur de la nouvelle divinité maternelle des Chrétiens. La cité avait de nouveau sa grande déesse, peu de chose avait changé en dehors du nom » (« Grande est la Diane des Ephésiens » : *Œuvres complètes*, XI (1911-1913), Paris, Puf, 1998, p. 50-53).

Il faudrait vérifier un lien sonore possible entre *Stremonios* et la *stramoine* : selon le Robert ce terme (*stramonium*) est « d'origine inconnue ». La *stramoine* est la *datura psychotrope*. Selon Strabon, Diodore de Sicile, cette plante à visions était très prisée des Celtes. Ils la consommaient ensemble, dans les clairières, les *nemeta*. En faisaient aussi un poison pour les flèches. Dans les montagnes, maints chapiteaux romans (à Blesle, à Besse, etc.) montrent des entrelacs de feuillages avec leurs baies, qui évoquent des solanacées toxiques, comme la stramoine, la douce-amère, la morelle noire.

⁸. Bien plus tard, au XII^e siècle, se monta une curieuse confrérie, dont le nom vint contracter les deux sens du culte. Ce sont les "Capuchons de Marie", qui du Puy débordèrent sur toute l'Aquitaine. Quand les Capétiens se heurtèrent aux Plantagenêts, angles et francs se disputèrent les montagnes du Centre. Les bandes armées déchiraient le pays, semaient ruine et mort, coupant les voies commerciales, la route de Compostelle. Au Puy, peuple et bourgeois se soulevèrent. A leur tour ils montèrent une milice, au nom de Marie qui protégeait la ville. Leur insigne était un capuchon blanc évoquant le placenta de la Vierge. Protection éminente, dont ils étaient « coiffés ». Ce fut une très vaste insurrection populaire. Comme plus tard les jacqueries de la guerre de Cent Ans. Ou les croisades d'enfants, de pastoureaux. Les « capuchons » soulevèrent la France centrale, vinrent à bout des bandes anglaises. Les ordres et les rois virent le danger. Un temps, les couronnes en guerre conclurent une trêve pour en finir avec eux. Ils furent massacrés en Berry par les deux armées royales.

Les capuchons se réincarnèrent maintes fois : « *tuchins* » de la guerre de Cent ans, des loups *tueurs de chiens* qui traquaient sous la pelisse les Grandes Compagnies anglaises, « *croquants* » du XVII^e siècle, camisards cévenols, ou bien leurs descendants, contrebandiers pour Mandrin, plus tard partisans des maquis de résistance. Fable infinie, l'histoire des hommes-loups fit aussi la scène de la Bête, en Gévaudan.

⁹. Autre légende : Fronton, le mentor de Marc-Aurèle, serait né à Carlat, dans le Cantal. Le grand fort sur la butte aurait été la citadelle, temple et *castrum*, tenue par sa famille. Aux IV^e-VI^e siècles, les Aviti vivaient entre Rome et ce pays, qu'ils tenaient en contrôle direct. Leur nom, qui évoque les « aïeux », dit l'ancestralité autochtone. A Vèze ou Avèze (*Avitia*), ils tenaient en particulier les grands champs funéraires, dans le Cézallier, sur de vastes domaines : justement le pays de Mary. Avèze a laissé son nom à un fameux vin de gentiane. La plante (*gentiana*, XII^e s.) désigne la race humaine, et l'origine. Peut-être à cause de son rhizome, amer. Ou parce que de loin, ses plants nombreux, qui montent haut et s'agitent au vent, évoquent des groupes en marche. Elle résonne aussi avec le nom de Plantagenêt, la race rivale des Francs. De la liqueur, cherchèrent à vivre les saisonniers. Partout, l'été, sur les plateaux, on extrayait les racines. Avec un long fer courbe, en forme de croissant de lune. Je me souviens d'un ancien extracteur qui en saison partait à l'aube chercher cèpes et girolles, mousserons, morilles. Cet homme de bronze, à quatre-vingt-dix ans, plantait encore des centaines de petits arbres dans le voisinage.

Cros, sur l'Allagnon. Dans ce cas, Mary serait le premier saint d'Auvergne, *vates* ou prophète qui aurait recueilli les premiers chrétiens. Au moment même où Antoine, Pacôme et Hilarion installent leurs repaires dans les déserts d'Égypte. En fait, il est très probable qu'il y ait eu plusieurs Mary, comme c'est de règle en totémisme. Dans les clans, le même nom se réincarne plusieurs fois. D'ailleurs, il n'est pas nécessaire que Mary ait vraiment existé¹⁰.

Au début du VI^e siècle, soit deux cents ans plus tard, une des rares villes du Cantal porte déjà ce nom de « Mary ». Comme une *villa*, un domaine parmi d'autres : Mauriac ou « Marlhac », sous-préfecture dans l'ouest du département, grandie autour de l'abbaye, porte le nom de son patriarche.

En 507, dans la plaine de Poitiers, les armées de Clovis battent à Vouillé l'armée des Aquitains fidèles à Rome : la Gaule alors devient franque. Les survivants battent en retraite, se massent dans le Cantal, s'abritent dans le "Chastel-Marlhac". Thierry, fils aîné de Clovis, reçoit de son père la marche d'Aquitaine. Il prolonge la victoire franque par une longue campagne de dévastations et de conquêtes. Sur plusieurs années, il ravage le pays, détruit Arvernia, puis attaque les montagnes jusqu'à Mauriac, met le siège tout un an devant la forteresse¹¹. Une fois rendue la citadelle, le roi Clovis, récemment converti par sa femme et l'évêque Rémi de Reims, s'empresse de dépêcher sa fille (ou sa petite-fille ?) Théodéchilde ("enfant de Dieu") comme abbesse de Mauriac¹². Pour veiller sur les restes du grand saint. Mary était donc un enjeu pour l'unité et l'identité des Gaules. Au VI^e siècle, le saint valait chef de nation. Sur la maîtrise de ses restes se joua aussi la conquête de l'Aquitaine¹³.

Mary était donc un pasteur, un "vieux" qui au IV^e siècle s'est retranché dans les montagnes centrales. Comme en Thébaïde (et au même moment), c'est là qu'il recueille les chrétiens. C'est période de convulsion générale, et même de fin du monde : dernières vagues de persécutions, guerres civiles entre ariens et trinitaires, entre cités et *bagaudes*, paysans et prolétaires qui incendiaient le pays, les *villae* des riches. Invasions multiples : vandales, magyars, suèves, alamans... Le lieu sûr, c'était alors les "déserts" de montagne, refuges naturels, zones de repli bien adaptées pour des populations traquées. Depuis ce temps, un des trois grands sommets du Cantal s'appelle le puy Mary.

Les chrétiens vivaient là, dans les "Cros", grottes taillées dans le rocher des falaises, qui sont nombreuses ici, dans les "pays coupés" des montagnes centrales : gorges des Couzes, de l'Allier, de l'Allagnon, forts torrents qui jaillissent des sommets, entaillent le pays de gorges profondes en longues saignées parallèles¹⁴.

Les grottes étaient peuplées depuis la préhistoire : sanctuaires où passaient des visions sur les parois, c'était aussi

¹⁰ Si l'on peut dire, le corps du saint a vocation naturelle au partage : participation, partition, distribution des rôles et des souvenirs, translation des reliques, dissémination sur la terre, les textes et les hommes. Ainsi, jusqu'au VIII^e siècle, il y eut tout un peuple de « Saint Avit » : évêques au Puy ou à Clermont, dignitaires, abbés, inspirés divers, ermites en forêt.

¹¹ A Vouillé, de nombreux princes et sénateurs arvernes trouvèrent la mort, comme Apollinaris, le fils de Sidoine. Dans la longue campagne qui suivit la bataille, Thierry fit le siège d'Arvernia, future Clermont, dont il dévasta les palais. Il fit détruire le grand aqueduc qui allait du Puy-de-Dôme jusqu'à la butte de la ville. Sans doute aussi, le temple de Mercure, sur la montagne : célèbre alors dans tout l'Empire, comparé à l'*Artemision* d'Ephèse, ce sanctuaire était sans doute, sous une forme ou une autre, encore actif. C'est le « comte » ou « duc » Basolus qui commandait les Aquitains et les fortifia dans le massif du Cantal. Son nom est à la fois grec et chrétien. « Basileus » ou Basile indique peut-être le titre qu'il portait : c'était le « roi » arverne, aquitain. Cette histoire prélude à plus de mille ans d'irréductibilité de l'Aquitaine, histoire maillée en permanence de guerres et d'interventions royales. Du XII^e au XVII^e siècle, les prétentions des deux couronnes, anglaises et françaises, ranimèrent la lutte. Au nom des antiques traditions, l'Angleterre tenta de tenir le pays, de le détacher de la France. L'histoire ne prit fin que sous Louis XIV, quand les « Grands Jours d'Auvergne » (1661) imposèrent l'absolutisme au royaume. L'Aquitaine à l'origine est coextensive au Massif Central : c'est la citerne centrale, la grosse bonbonne, fontaine d'où jaillissent les rivières, et dernier bastion romain au temps des invasions.

¹² Pasionaria mérovingienne, Sainte Théodéchilde fonda aussi l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif à Sens, au cœur du pays franc. Jusqu'au XVII^e siècle, Paris dépendait de l'archevêché de Sens. Depuis l'enfant divine et sa mission sur terre, la France est dite « fille aînée de l'Église ».

¹³ Le destin du corps saint révèle aussi toutes les luttes qui se firent autour de sa mémoire. Au haut moyen âge, les reliques seraient restées (ou bien revenues) à Molompize, dans le désert de l'Allagnon, lieu des grottes où aurait vécu le saint, et où serait sa tombe. A Saint-Mary-le-Cros, c'est-à-dire, mot à mot, le « lieu de la caverne ». Les Arvernes les ont peut-être cachées (en ce cas, les Francs ne les auraient jamais eues avant la *translatio*, et auraient pratiqué l'imposture). Ou bien ils les auraient reprises, enlevées de Mauriac après l'intervention mérovingienne. On sait en tout cas que c'est seulement au XI^e siècle, par coup de main armé, que les reliques auraient rejoint finalement l'abbaye de Mauriac.

¹⁴ Dans le Cantal, les glaciers du grand volcan creusèrent la roche en forme d'étoile. Il en résulta un pays fortifié par la nature. Pour le tenir, il fallait tenir ensemble une douzaine de vallées, chacune indépendante, ouvrant sur d'autres vallées secondaires. C'était donc impossible, à moins de disposer d'une immense armée, et surtout d'alliés dans le pays.

des mines ou des sources d'eau chaude (on ne faisait pas la différence avec les temples)¹⁵. Et bien sûr des abris en hauteur, très facile à défendre, qu'on fortifiait à l'embouchure. Il en reste encore beaucoup, dont celles, merveilleuses, de Jonas (*sic*), peintes et aménagées encore une fois au XI^e siècle, et qu'on peut visiter. Dans l'antiquité gallo-romaine, c'étaient presque toujours des temples aux Déeses-Mères, "*Matres*" gauloises traduites en Isis, Venus, Astarté... Et bien naturellement, ce fut ensuite des temples à la Vierge. Avec l'incarnation trinitaire, on gardait tout en place. Plus tard, les fameuses «cryptes» toutes rondes des grandes églises romanes imitent les cavernes ancestrales avec leurs colonnes de concrétions et leur «puits baptismal». Ces cryptes et chœurs sont de grands utérus, où l'on venait mourir au monde. Et renaître en esprit.

On dit que les cavernes furent occupées longtemps, en continu¹⁶. Comme en Cappadoce, plusieurs villages, et de nombreux châteaux étaient à moitié ou aux deux tiers troglodytes. Ainsi à Jonas, tout près de Besse : c'est un village entier creusé dans une falaise verticale, avec un poste de défense, une église, un four, des cuisines, une salle de réunion, des réfectoires et des dortoirs, plus des dizaines de chambres et *cellae*. Au XIV^e siècle, Jonas aurait servi de refuge aux templiers persécutés. On y voit des fresques rousses qui datent environ de l'an mil et montrent la Jérusalem mystique.

D'après les traces de sa légende, Saint Mary aurait créé tout un réseau dans ces repaires qui truffaient la montagne. Celle-ci était riche en mines (d'or, d'argent, de plomb et d'antimoine, ce métal mou qui hait la solitude, et bien allié, fait la fausse monnaie). Jusqu'en 1930, la région eut le premier rang mondial dans la production d'antimoine¹⁷. En particulier, les grottes sont nombreuses à Molompize, dans les gorges de l'Allagnon, sous les plateaux du Cézallier. Et en effet, les données réelles se recoupent à leur tour : juste au-dessus des saignées dans la roche et des filons de mine, se trouvent d'immenses champs de nécropoles. On les dit les plus vastes d'Europe. Ces champs de tumuli sont antérieurs au christianisme, ils remontent à la Tène, et au-delà. Pour l'essentiel, elles attendent qu'on les fouille, un jour. Cela dit que les celtes, païens et chrétiens, ont repris à leur compte un très ancien culte autochtone du "pays des morts". En installant leurs niches, les premiers religieux ont assis leur puissance sur cet arrière-pays, qui était aussi un trésor métallurgique.

En Egypte, c'était le même geste : le parti chrétien s'est replié au pays des morts, dans le désert où vont les morts, au-delà des pyramides, au-delà des oasis du Nil, dans les pierres nues, les métaux. En Auvergne, les archéologues ont montré qu'aux III^e-IV^e siècles, au temps de Saint Mary, on pratiquait encore intensément ces rites de passage au pays des morts, qui retraçaient les mouvements de transhumance. En Auvergne, Mary est monté universellement sous l'aspect de "l'homme sauvage", ou encore du "bon pasteur", qui porte en soufflant sa brebis sur le dos. Ce thème qu'on voit partout sur les chapiteaux des églises, et qui serait propre à l'Auvergne, rappelle donc qui était Mary : un prophète, un pasteur, chef de bandes dont les membres se cachaient dans les abris de terre, guide clandestin, sans doute peu visible, passant d'un repaire à l'autre dans le haut pays.

¹⁵ Evidemment, les Anciens connaissaient le volcanisme. Vers Murols, le puy du Tartaret fumait encore à l'époque de César. Surtout, on connaissait partout les sources d'eau chaude, les puits de résurgence, où la culture romaine établit des thermes. On adorait les fièvres du sous-sol. Coups de chauffe, bruits sourds, gemmes, veines de métal, concrétions bouillonnantes, toute cette vie souterraine attirait les hommes vers les enclos rupestres.

¹⁶ Tout le pays d'Issoire regorge de saignées rocheuses et d'anciens villages troglodytes, sur les flancs des massifs comme au dessus de l'Allier. Clermont en garde aussi le souvenir. Près de la cathédrale, un quartier s'appelle « Las Crottas », à cause de ses galeries sous le sol, dit-on sur six ou huit étages. Il y avait donc deux villes, le « clair mont » au soleil, l'autre cachée sous la terre. Selon la légende, dans ces nouvelles catacombes aménagées pour les vivants, l'évêque Etienne II aurait abrité son peuple après l'incendie normand. Au même moment, il faisait faire la Vierge d'Or et rebâtir la cathédrale. Plus tard on employa les souterrains pour garder le vin, mûrir les fromages, cacher la contrebande. Tout autour dans le pays, vers Issoire et les Couzes, le paysage montre un peu partout de pareils plis dans la roche, souvent voués aux « Martres ». On y habita longtemps, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, en fait jusqu'à la Révolution.

¹⁷ On peut rêver sur cette strate, inscrite dans le pays. Comme sur tout jeu de mots possible sur les moines, Austremonie et l'antimoine, ce métal hybride qui fait grossir les trésors par miracle, et finançait les monastères. Aux mines d'antimoine, on peut assigner une puissante fonction sympathique. En effet, le métal entre dans les antiques recettes de cosmétiques. Ainsi, le kermès, le khôl des parures orientales. On peut croire que très tôt, le pays a fourni les grandes villes de Méditerranée, Rome, Alexandrie, Antioche. Plus tard, il fit la puissance de princes locaux. Les sires de Mercoeur, ou Mercure, inscrivirent dans leur nom l'ancien dieu des tours magiques et des trafics. Odilon de Mercoeur, chef des Chrétiens avec Gerbert d'Aurillac, en retint sûrement la leçon. C'était pays de fausse monnaie. Béraud IX, le dernier sire, était connétable de Champagne et régnait donc sur les premières foires d'Europe. Il s'opposa à Philippe le Bel, justement sur la question monétaire et la liquidation du Temple. Le pays fut saisi par la Couronne, puis les Bourbons l'annexèrent, en firent une marche vers le trône. Vers 1430, le *sol* de Brioude, fait de plomb à l'antimoine, parfaite copie de l'argent, sauva la mise à Charles VII, totalement ruiné par l'occupation anglaise. Jacques Cœur alors était aux finances. (Bien plus tard, à la fin du XX^e siècle, on imprimait encore à Chamalières les billets de la banque de France. Après les Vendôme, les derniers ducs de Mercoeur furent Charles X, puis « Henri V », le comte de Chambord, qui se cacha sous ce titre, à l'étranger.)

On suppose que ce « vieux » avait fortifié la zone au moment des troubles, et recueilli les populations en proie aux conflits. C'était alors les premières invasions, mais aussi, par tout l'Empire, les guerres civiles entre chrétiens, ariens et trinitaires, avec leurs successions de coups d'Etat, d'exils, de proscriptions pour le parti vaincu. De fait, les deux vagues de violences suivent la même faille. Pour l'essentiel, les bandes barbares étaient ariennes : iconoclastes, pillardes¹⁸. Seuls les Francs firent exception, et firent sur ce choix leur fortune historique : ils héritèrent de la Rome chrétienne. Bref, on peut croire qu'au moment des succès ariens, à Rome et dans les provinces, le parti trinitaire se soit fortifié dans les zones montagneuses. Mary aurait rassemblé des communautés menacées ou proscrites, qui venaient parfois de toute la Gaule, et au-delà¹⁹.

Il en fut de même, en Egypte : la vie d'Athanase et des Pères nicéens est ponctuée de ces retraites en Thébaïde, en Cappadoce, dans des zones protégées où ils se cachaient en lieu sûr, disposaient d'une sorte de main noire, nombreuse, disciplinée. On a pu dire qu'Athanase était une sorte de *gangster* oriental. Je le crois, lui qui dut abandonner cinq fois son patriarcat d'Alexandrie et se réfugier en Thébaïde, où campaient ses partisans. Sans doute Mary eut une vie semblable. Car l'origine des monastères déborde l'ascèse ou la mystique. Elle ouvre aussi un espace militaire. Les couvents sont des camps retranchés, des postes de garde, des colonies soumises à règle dure, dans un climat de guerre et de peur générale²⁰.

Comme on sait, sur la carte du christianisme, l'Auvergne occupe une position extrême : ultra-trinitaire. Elle poussa à fond les conséquences de Nicée. C'est la Chair, la *chora* féminine, qui assure la conversion entre le Père, le Fils et l'Esprit. En proclamant l'incarnation du Père et l'entrelacs des trois instances, le symbole de Nicée répondait justement à des cultes plus anciens, cultes agraires et cycliques, de naissance, mort et renaissance, en Egypte comme en Gaule : Isis, Astarté, Cybèle, Hécate, Epona, les *Matres* celtes²¹.

¹⁸. Plus tard, avec la seconde crise iconoclaste (VIII^e-X^e siècles), les Arabes remplacent les Vandales ariens. Dans l'ouest de l'*Oikouménè*, les berbères de l'Atlas, héritiers des Vandales, fusionnèrent avec les troupes fatimides. Pendant presque deux siècles, les Maures occupèrent sporadiquement l'Aquitaine et le sud de la Gaule, où ils tenaient des enclaves. Parfois jusqu'au XII^e siècle, en Provence. Très souvent, on accusa les Aquitains de pactiser avec les Maures : plusieurs alliances sont établies. Ainsi au VIII^e siècle, un contrat de mariage entre un chef berbère et le duc d'Aquitaine. Selon une tradition, « le traître » Ganelon serait né à Maurs, un nom évocateur, dans le sud-ouest du Cantal. Ce fut pour les Francs le grand prétexte à leur puissance, fondée sur la conquête du midi. A maints égards, la lutte contre les Maures dans les montagnes du Centre rejoue le temps des invasions ariennes, gothiques ou vandaales. A l'époque, la querelle des images oppose les Francs à Byzance. Charlemagne, dit-on, faisait placer la *Cité de Dieu* sous le chevet de son lit. A la suite de son père Pépin, qui incendia Clermont, il s'était fait la main dans les montagnes arvernes. Contre Byzance et le deuxième concile de Nicée, il fit rédiger les *Livres Carolins*. Les Pères byzantins avaient tranché la question des images dans une version jugée trop favorable à l'arianisme. Les Francs crièrent au monothélisme, défendirent les images dans la tradition pagano-trinitaire. L'art roman d'Auvergne exalta ce choix. Dans le Massif Central, la guérilla contre les Maures prépare la contre-offensive, le mouvement de Croisade. De même, les pèlerinages, en drainant les hommes vers l'Espagne chrétienne, préparaient la *Reconquista*, puis l'expédition en Terre Sainte.

¹⁹. De cette façon, on peut lire aussi l'histoire locale des guerres de Religion, dont la violence fut aussi exceptionnelle dans le pays. C'est la troisième crise iconoclaste : les massacres entre papistes et protestants rejouèrent les conflits anciens entre ariens et trinitaires, amants et ennemis des images. Au XVI^e siècle, les bandes protestantes détruisirent les abbayes d'Aurillac et Mauriac. En représailles, la Ligue et la Couronne livrèrent à l'incendie les villes de la Réforme, Issoire et Marvejols, en Gévaudan.

²⁰. Comme l'a pointé Gibbon, l'essor soudain du christianisme est tout d'abord politique, lié à son rôle exemplaire : clandestin, puis public, enfin officiel. Il s'affirme au III^e siècle, dans la crise générale de l'Empire. Dans un contexte de violence, de scepticisme, il incarnait la résistance militante. Au despotisme, aux corruptions, à l'esclavage. Les *martyrs* ou "*témoins*" proscrits par l'Empire prolongeaient l'opposition stoïcienne, qu'ils déployaient cette fois dans tout le peuple. Au III^e siècle, dans le chaos des invasions, des *pronunciamentos* et des partis en lutte, le christianisme gagne progressivement l'armée. L'infiltrat est d'abord clandestin. Sous les empereurs illyriens, la discipline chrétienne, le sens intime du sacrifice, croisent alors l'esprit militaire. Quand Dioclétien et ses successeurs restaurent l'Etat et chassent les premiers barbares, plus que jamais l'armée garantit l'ordre public, et tout d'abord la garde prétorienne, ce "KGB" de l'Empire romain. Un peu plus tard, le signe de Constantin ("*In hoc signo vinces*") dit la formule de la Croix, dans sa puissance terrestre et milicienne : quand Constantin libère le christianisme, c'est d'abord pour conjurer un long siècle de guerres civiles et extérieures. Alors, il n'est plus simple de séparer l'armée des bandes monastiques. En fait, l'essor décisif du christianisme est lié au destin de l'Empire, qui réorganise l'espace de Méditerranée sur le mode militaire. Comme la terreur impériale, et d'abord contre elle, le christianisme mobilisa en continu. Chaque monastère formait un camp, qui retissait le lien social sur son territoire, lieu de sûreté dans une société en fusion, passée à l'état liquide. Dans les convulsions de l'Empire, la Croix devait gagner avec le temps. Jusqu'à coïncider, plus tard, avec le pouvoir suprême. C'est pourquoi l'ordre romain s'est maintenu par les évêques. Ceux-ci remplacent gouverneurs, légats ou sénateurs quand Rome abandonne le service des armes aux mercenaires et aux chefs de guerre barbares.

²¹. Au II^e siècle avant Jésus-Christ, Apulée déjà écrivait : "*Je suis la Nature, mère des choses, maîtresse de tous les éléments, origine et principe des siècles, divinité suprême, reine des Mânes, première entre les habitants du ciel, type uniforme des dieux et des déesses. C'est moi dont la volonté gouverne les voûtes lumineuses du ciel, les souffles salubres de l'océan, le silence lugubre des enfers. Puissance unique, je suis par l'univers entier adorée sous plusieurs formes, avec des*

Dans la génération (la création) comme dans l'esprit, Nicée posait la consubstantialité des personnes. Il soumettait la personne à une instance de transformation (mystique et sexuelle) et aux passages de l'esprit d'un monde à l'autre. Aussi, le symbole trinitaire dictait une conversion entre l'esprit (ou son signe) et la création, la substance transmutable.

Cette puissance de conversion est le fond même du paganisme. C'est une puissance plastique, mystique et matérielle, qui se concentre sur le signe, et délire sur sa « nature ». Elle permet donc l'usage culturel (magique) des images. Ainsi, on maintenait les anciens cultes. Nicée greffait les constructions philosophiques du christianisme sur les anciens dieux ; aussi bien Origène est la référence commune à tous les trinitaires. En Gaule, après Mary, le gallo-grec Hilarion, à Poitiers, reprend le nom du disciple d'Antoine. Alors, il écrit le *De Trinitate* et fonde Ligugé avec Martin de Tours²². Dans l'histoire officielle, Ligugé est le premier couvent de Gaule. Mais avant, il y eut peut-être le collège d'Issoire, gardé par les hommes de Mary.

En Auvergne, on trouve un peu partout des sites qui s'appellent les « Martres ». En général, ce sont des grottes retaillées dans le basalte, qui accueillaient des collègues de « fades », femmes inspirées, comme on les trouve un peu partout en Grèce antique, en Méditerranée²³. Tout près des grottes de Jonas, on trouve aussi à Murols, près du vieux château des Chambe, un étrange baptistère circulaire du XII^e siècle, dont un chapiteau montre un mystère de Cybèle, et la circoncision d'un Galle. Fascinant que sept ou huit cent ans après leur disparition officielle, on ait encore inscrit ces cultes dans la pierre²⁴.

Ainsi, aux IV^e et V^e siècles le haut pays arverne fut peut-être un bastion des nicéens au moment des guerres civiles. Et c'est peut-être le sens du transfert de l'Ombilic : dans l'aura de la légende, Stremonios venant de Rome aurait emmené le cordon en lieu sûr²⁵. Dans les « zones tribales », les montagnes gardées par Mary et ses bandes idolâtres. Les fissures de l'Auvergne auraient gardé le trésor des Trinitaires²⁶. On peut le lire dans les lignes de la vie d'Austremoine : en ces temps d'incendie, qu'il soit mort en paix en sa fondation d'Issoire, et non dans les supplices, laisse entendre que l'évêque Stremonios était gardé dans une enclave bien sûre. En filigrane, on la lit aussi dans la geste de Mary, ce galle qui abrita les chrétiens²⁷.

cérémonies diverses, avec mille noms différents. Les phrygiens, premiers nés sur terre, m'appellent la déesse-mère de Pessinonte ; les Athéniens autochtones me nomment Minerve la Cécropienne ; chez les habitants de l'île de Chypre, je suis Vénus de Paphos ; chez les Crétois armés de l'arc, je suis Diane Dictynna ; chez les Siciliens qui parlent trois langues, Proserpine la Strygienne ; chez les habitants d'Eleusis, l'antique Cérés. Les uns m'appellent Junon, d'autres Bellone ; ceux-ci Hécate, ceux-là la déesse Ramonte. Mais ceux qui, les premiers, sont éclairés par les rayons du soleil naissant, les peuples d'Ethiopie, de l'Asie et les Egyptiens, puissants par leur antique savoir, ceux-là me rendent mon véritable culte et m'appellent de mon vrai nom : la reine Isis." (Métamorphoses XI)

²². Rabelais y passa sa jeunesse. Il s'en souviendra dans son poème. Un peu plus tôt, un grand prélat d'Auvergne, Simon de Brion, en fut le trésorier, ce qui faisait de lui un des premiers banquiers d'Europe. Il fut un temps chancelier de Saint-Louis, puis cardinal, inquisiteur. Il surveilla l'Université de Paris, réprima le mouvement du libre-esprit, bégards, averroïstes. C'est lui qui négocia avec Byzance l'achat des reliques de la Passion (Couronne de douleur, sainte Lance, Eponge, Vraie-Croix) pour la Sainte-Chapelle. Elu pape à Viterbe (Martin IV), il appuya les français en Italie et le parti d'Anjou en Sicile. Sa devise pontificale dit curieusement une certaine franchise. Car elle est : « *du trésor de Saint Martin de Tours* »...

²³ C'est l'origine du grand cloître de Blesle, fondé au IX^e siècle en même temps que Brioude, qui accueillait les hommes. Les femmes de Blesle pratiquaient les arts et la médecine, comme le montrent les chapiteaux de l'abbatiale. Elles accueillaient aussi les pèlerins dans un hospice. Distants d'environ trente kilomètres, les deux couvents de Blesle et Brioude accueillaient souvent filles et garçons des mêmes familles. Entre les deux, faisait verrou le fort de Léotoing, qui surveille un goulet géographique. Les deux maisons ne relevaient que de Rome. Sur les femmes prophétesses, et les cultes aux déesses en Méditerranée, je renvoie aux travaux de Marija Gimbutas.

²⁴ Circoncision hébraïque, ou bien mutilation, comme celle des « galles » en Phrygie, à Emèse ? La question aurait son sens. Sur ce vestige, on peut aussi supposer un lien direct entre le culte de Cybèle et l'étrange obsession arverne pour le « Saint Prépuce de Notre Seigneur »... Une autre tradition rapporte que Murols (*Meroliacum*) serait le vrai site du « Chastel-Marlhac » où les Arvernes se retranchèrent, face à Thierry. L'un n'exclut pas l'autre, car la campagne dura longtemps, il y eut bien sûr de nombreux sièges de châteaux.

²⁵ Dans les faits, c'est du moins ce que croyaient ou voulurent croire les Arvernes. Un temps, vers l'an mil (par Cluny, la Croisade, et sur quelques siècles), ils diffusèrent leur mythe en Chrétienté.

²⁶ Ce lien « stratégique » entre l'Auvergne et le Saint Siècle est attesté bien plus tard, au XI^e siècle et au delà. Durant la querelle des Investitures, au moment des guerres civiles romaines. Lorsque le Pape doit quitter la Ville sous la pression impériale, il est alors fréquent qu'il se réfugie en Auvergne, dans le réseau clunisien qui lui ouvre alors un « arrière-pays ». Ces pontifes en exil consacreront les basiliques romanes. Au XIV^e siècle, c'est l'origine du Saint-Siège d'Avignon, appuyé sur les Cévennes, lui aussi contrôlé par la prélature auvergnate. Après l'échec de la Croisade, le grand schisme d'Occident s'ouvrit justement sur la question de la terre du Saint-Siège. Grégoire XI, pontife auvergnat comme son oncle Clément VI, tenta d'y mettre fin, et revint finalement à Rome, où il mourut.

²⁷. De la Thébaïde égyptienne à l'Aquitaine gauloise, on retrouve le même couple de chefs religieux : celui d'Austremoine et

Je note enfin que cette époque jette un pont direct entre Rome et les Arvernes. En Gaule et à Rome, commence alors la fortune des Aviti, seigneurs de montagnes qui occupent les hautes charges, justement les charges impériales et militaires. Cette fortune est toujours liée au parti chrétien et nicéen. Durant un siècle, ces sénateurs sont préfets de Rome, gouverneurs en Gaule, maître des milices. Quand Rome vacille, encerclée par les Suèves, le pape Léon le Grand tente un dernier recours. Il fait porter à l'Empire un Avitus, pour affronter ariens et barbares, porter la guerre en Afrique, chez les Vandales établis à Carthage. Eparchus Avitus ne régna qu'un an : déposé par Ricimer, il rentrera dans ses domaines, et mourra à Brioude, dans les chagrins. Puis Rome tombera très vite. Un peu plus tard, à son tour, son gendre Sidonius laisse la préfecture romaine pour revenir à Clermont. Elu évêque par les Arvernes, il organise la résistance. Les Aviti avaient au moins deux grands domaines (*Avitia*, *Avitiacum*) dans les montagnes. A « Aydat », près de Murols, décrit par Sidonius comme « un paradis » et à « Avèze », dans le Cantal à l'ouest de Brioude - dans la zone des pierres écrites et des grands champs de morts.

Sainte Foy :

Saint Mary est lié aussi à Sainte Foy, la dame vénérée à Conques. La sainte reprend la personne de Diane. Comme à Ephèse l'*Artémis Epiphane*, Sainte Foy est « lumineuse » : elle fascine, éblouit. Elle peut rendre et ôter la vue. Comme Artémis, elle préside à la génération, aux accouchements, et veille sur un collège de femmes (de vierges *fades*) qui lui sont consacrées. La légende rapporte que Sainte Foy aurait vécu dans les communautés de Mary sur l'Allagnon, justement à Molompize, où se trouve le premier tombeau du saint, avec les cavernes et les champs de nécropoles juste au-dessus : au "Lair de Laurie". En ces lieux, elle aurait accompli de nombreux miracles : exorcismes, guérisons, conversions. Dès le haut moyen âge, Sainte Foy et Saint Mary sont toujours associés. Ce duo mystique inspira bien des légendes qui disent de folles amours entre solitaires. Ainsi la belle fable du « Pas de Gargantua » : de part et d'autre d'un précipice, deux reclus s'adressent des signaux, puis se joignent dans la foi, au dessus du vide²⁸. Le couple de Foy et Mary rejoue celui de Mars et de Diane. Juste au dessus des lignes SNCF de Neussargues, sur l'Allagnon, un peu avant Molompize, on voit les restes d'un très ancien château fort, « Mardogne », qui fut auparavant un temple à « Mars et Diane ».

Molompize fut rattaché à Sainte-Foy de Conques. Chaque année avaient lieu les "*grandes processions d'Auvergne*". On y promenait d'un lieu à l'autre les reliques de la sainte. Elles partaient de Conques, passaient par Saint-Flour jusqu'à Molompize, et retournaient dans l'autre sens. Rites et marchés itinérants traçaient la même ligne : les processions poussaient leurs pas sur les anciens chemins transhumants, elles assuraient le lien saisonnier entre la marche sud du pays (Conques, à la limite du Rouergue, l'étape vers Compostelle) et le centre montagneux, pays des morts, en hiver abandonné aux neiges. Sur leur passage, elles attiraient d'énormes foules, pèlerins, négociants, malades pressés sur le bord du chemin, croquants conduits par les clercs prêchant la *Pax Dei* dans les campagnes. Une des plus belles processions aurait eu lieu en 1016, sous l'abbatiat d'Odilon.

En 1050, les restes de Mary, à Molompize, sont volés par Ermengarde de la Roche d'Agout, femme d'Amblard II « *contor* » d'Apchon. Sous le prétexte classique qu'ils étaient mal gardés. Amblard II est le fils du « Mal Hiverné », l'ennemi des Mercoeur²⁹. De fait, ce vol intervient un an après la mort d'Odilon. Avec une colonne de chevaliers, Ermengarde ramène les reliques en procession à Mauriac. La troupe passe par les montagnes :

Mary recoupe celui d'Athanase et d'Antoine. La dyade dit simplement les deux visages du pouvoir. Dans les deux cas, un pontife urbain (évêque, patriarche) s'appuie sur un double invisible et des réseaux monastiques, cachés dans un désert ou des montagnes. On sait qu'Athanase, lors d'un exil, se réfugia près de deux ans en Gaule, épaulant la lutte du parti trinitaire. Trente ans plus tard, la fondation de Ligugé par Hilaire de Poitiers et Martin de Tours, son disciple, témoigne de ce tournant. Un peu plus tôt, ce fut peut-être le monastère de Stremonios à Issoire.

²⁸. Le *medium* était un chapelet transformé magiquement en pont de lianes, dans le geste de son lancer, qui correspond au cri d'amour. Il y a sans doute un fond de réalité dans ces passerelles de cordes jetées dans le vide, qui sont des ponts de foi, jetés entre enclos fortifiés au-dessus des rivières, ou tissés entre couvents séparés par le sexe. Ce fut plus tard, chez Stendhal, le grand thème de *L'abbesse de Castro*, puis de *La Chartreuse de Parme*. On peut voir ce pas de géant au-dessus de Massiac : deux pics rocheux se font face. Ils portent chacun une chapelle, construite autour de l'an mil.

²⁹ Chef de bandes comme tous ses pairs, Amblard d'Apchon fut dit « le mal Hiverné » à cause de ses campagnes qui rompaient la trêve d'hiver, et qu'il mena vers l'an mil lors de la « guerre des planèzes », dans le Cantal. Ce fut une guerre de sires contre Cluny, les villes abbatiales. Sur un crime familial, et le viol d'une religieuse, Gerbert et Odilon le firent excommunier. Surtout priver de ses terres. Son domaine d'Indiciat devint un prieuré clunisien, puis l'évêché de Saint-Flour. Il y eut intervention royale : Louis le Pieux mena son armée sur les plateaux, dressa des châteaux forts, dont on peut voir encore les ruines. Plus tard, il y eut bien d'autres guerres, en continu, jusqu'à la Fronde : guerres ecclésiastiques, à Clermont, à Brioude, innombrables guerres privées, trois ou quatre siècles de traque avec l'Anglais, soulèvements paysans, comtés ou duchés pirates fondés par les routiers, luttes à mort entre partis. Plusieurs villes un temps disparurent, et de très nombreux villages. Plusieurs fois, le pays fut rendu au désert.

Apchon, Dienne, le Puy Mary... Bien sûr, maints miracles. Au passage, le saint sanctuarise le fort d'Apchon³⁰. Depuis ce transfert, on a dressé à Mauriac la chapelle Saint-Mary : la ville "retrouvait" son ancêtre, après des siècles d'absence. On complétait le nom du Père. On repliait le nom sur le corps et le corps sur le lieu.

Sainte Foy est une version humaine, toute humble, de la Vierge. Dans la poussière des faits, c'est une martyre mineure, anecdotique : jeune fille née à Agen, qu'on grilla fort soigneusement puis décapita dans les règles. Comme Sainte Agnès à Rome, mais en plus secondaire. En fait, c'est une allégorie, qui habille des cultes anciens. Sainte Foy, comme Santa Lucia en Italie, c'est l'*Aléthéia*, et aussi la Foi en personne, qui a puissance de lumière et de ténèbres : pouvoir de révéler et occulter, transfigurer. Au physique ou au moral, elle rendait la vue aux aveugles, mais pouvait aussi, inversement, aveugler les infidèles³¹.

Voilà ce qu'écrit, en 1010, le moine Bernard d'Angers, dans sa *Vita Sanctae Fidis* : «*Lorsque nous avons paru devant elle, l'espace était si resserré, la foule prosternée sur le sol était si pressée, qu'il nous fut impossible de tomber à genoux... En la voyant pour la première fois, toute en or, étincelant de pierres précieuses et ressemblant à une figure humaine, il parut à la plupart des paysans qui la contemplaient, que la statue les regardait d'une manière vivante et qu'elle exauçait de ses yeux leurs prières.*» Bernard, écolâtre d'Angers et savant voyageur, rédigea le *Livre des Miracles de Sainte-Foy* avec un moine inconnu de Conques. D'abord incrédule, il confie dans les *Miraculi* son ahurissement face au penchant idolâtre des Arvernes : passant dans le Cantal, il mentionne curieusement "d'immenses champs de pierres", milliers de "pierres écrites" qu'il rencontre en traversant le pays³².

Odilon de Mercoeur :

En regardant une ancienne carte « Cassini » du XVIII^e siècle, je m'aperçois qu'entre Allier et Allagnon, à côté de Saint-Cirgues où serait né Odilon, tout près du premier château de Mercoeur (il y en eut plusieurs) bâti sur un ancien temple, se trouve un village qui s'appelle, justement, « Saint-Austremoine ».

Odilon de Cluny, ou de Mercoeur (970-1049), naquit dans les neiges des montagnes, pays funéraire entre Allier et Allagnon, qui joint le Cantal à la Haute-Loire. Il fut l'ami de Gerbert. Ce cadet de grande famille fit ses études à Brioude, chapitre carolingien qui tient autant du collège de druides, de l'académie grecque ou de l'école romaine de rhétorique que du couvent chrétien. Brioude était cet étrange et très noble collège de "chanoines-comtes", qui servit de modèle pour les cycles arthuriens et la fondation du Temple. C'est le mythique "Saint-Guilhem", Guillaume d'Orange, qui l'aurait fondé. Ce neveu de Charlemagne battit les Sarrasins dans les Cévennes, puis se retira dans le Gard, à "Saint-Guilhem-le-Désert"³³.

³⁰ Une source miraculeuse surgit sous le pas de la mule qui portait les reliques. Au début du XX^e siècle, elle était encore fameuse. On vendait l'eau minérale dans de belles bouteilles ouvragées.

³¹ Sur ce thème tourne toute la geste de la sainte. A Conques, on peut toujours voir cette sculpture du XI^e siècle, les prunelles de la statue-reliquaire soulignent la force et la densité du regard. Ces prunelles commémorent le miracle par lequel la sainte aurait remplacé dans leurs orbites les yeux de Gerbert, son ami supplicié. Comme le disent les anciens textes, on avait fabriqué l'idole en ce sens, avec deux disques polis d'émail bleu sombre, pour lui donner un pouvoir hypnotique. Ces yeux miraculeux auraient exercé une fascination bien réelle, et exaucé bien des prières. A Molompize, où elle vécut dans les grottes, la sainte a toujours un petit et très beau sanctuaire, Notre-Dame de Vauclair (ou "Vois clair"), où se trouve une superbe Vierge en Majesté, sans doute la plus belle d'Auvergne, copie "en vénusté" de Notre-Dame de Clermont.

Au dessus, on voit toujours les ruines d'Aurouze. Une fois, dans l'ancien temps, le fort fut tenu par un méchant sire. Sainte Foy aveugla l'impie. Lequel bien sûr se repentit : il retrouva la vue et se fit le gardien de la dame. Cette légende, au pays, dit la puissance visionnaire de la sainte au fond des consciences.

³² Bernard d'Angers découvrit sur le plateau central tout un peuple d'images sculptées. Il s'offusqua de cette coutume "*ancienne et répandue en Auvergne*". Il exprime aussi son trouble sur les statues de saints, ainsi pour Saint-Géraud, dans l'abbatiale d'Aurillac : "*cette statue sert de reliquaire à la tête du saint ou à l'un de ses membres. Les savants voient là une superstition et comme un vestige du culte des démons. Et moi qui ne suis qu'un ignorant, j'ai eu la même impression, la première fois que j'ai aperçu dans l'église d'Aurillac, la statue de Saint Géraud trônant sur l'autel toute fulgurante d'or et de pierreries, et d'une expression si humaine... J'avoue, à ma honte, que me tournant vers mon ami Bernier, je lui glissais en riant sous cape : "que te semble de l'idole? Jupiter ou Mars ne s'en seraient-ils pas contentés?" Et Bernier, mis en verve, ajouta des plaisanteries assez spirituelles. Nous n'avions pas tout à fait tort.... Dans certaines régions, ces images prennent une telle importance que si, par exemple, j'avais eu le malheur de faire à haute voix mes réflexions sur Saint Géraud, on m'aurait fait payer cher mon audace*".

³³ L'abbaye fut fondée à *Aniane*, dans les Cévennes. Le nom du lieu reprend celui du berceau de Saint Benoît, en Italie : explicitement, Guillaume d'Orange s'inscrivait dans les traces du fondateur de l'Ordre. Du VIII^e au XIV^e siècle, tous les souverains arvernes ou aquitains prétendirent en descendre. Plus tard, on les désigna sous le nom de « Guilhemides ». Par l'histoire géopolitique de l'Aquitaine, et le mariage d'Aliénor avec Henri II Plantagenêt, leur éclat vint illustrer la couronne anglaise, puis provoquer les guerres avec la France. Aussi, le destin d'Aliénor se joua en Terre Sainte : c'est là qu'elle

Là, Odilon fit son noviciat, lut les Pères de l'Eglise et les classiques latins : Boèce, Cicéron, Horace, Virgile, Ovide, Lucain et Stace, qu'il cite dans ses oeuvres. Puis Odilon passa à Cluny, devint l'assistant de Saint-Mayeul, le grand abbé, à qui il succéda en 994³⁴.

C'est Odilon qui institua au deux novembre la « Commémoration de tous les fidèles défunts », c'est-à-dire la Toussaint, peut-être inspiré par les moines d'Irlande, qui pratiquaient ce rite. Avec Gerbert, son aîné et ami, c'est la figure majeure de la "Pax Dei", de la grandeur politique et spirituelle de Cluny. On peut dire sans exagérer que ces deux hommes ont accompli une révolution culturelle. De celles que plus tard rêvèrent Cromwell, Robespierre, Lénine, Mao Ze Dong, sans jamais y parvenir, car ces révolutions sont religieuses.

Civitas Dei sur terre, la révolution mariale et clunisienne est une des rares qui aient vécu longtemps, parfois presque mille ans. Chez nous, on lui doit : la trêve de Dieu ; l'idée d'une puissance de l'esprit qui prévaut sur la force ; le cycle des valeurs entre morts et vivants, prolongé jusqu'au Jugement ; l'encadrement du travail et la refondation des villes ; la création d'un "luxe pour Dieu" (la plus-value de l'époque, indexée sur l'au-delà) qui en Europe a suscité l'art roman, ordonné les cultes et les images, et réglé l'essor économique autour du système abbatial³⁵. Bien sûr, Odilon vouait un culte fervent à la Vierge.³⁶

« La Vierge d'or » :

Elle a été détruite en 1793, dans la grande crise vandale, et fondue en lingots³⁷.

délaissa son mari, Louis VII de France. Elle se réfugia chez son oncle, Raimond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, qui tenait alors cour d'amour en sa principauté d'Antioche. Le renversement des alliances se joua en utopie, dans la ville syrienne, vouée depuis toujours à la Grande Mère.

³⁴ A maints égards, l'ordre bénédictin de Cluny est une création auvergnate. L'abbaye fut fondée vers 910 par Guillaume le Pieux, comte d'Auvergne et duc d'Aquitaine, sur le modèle d'Aurillac, elle-même fondée vers 888 par Saint Gérard, comte alleutier de la ville, qui collectivisa son fief en république ecclésiastique. L'abbaye d'Aurillac fut donc indépendante. Son bourg devint la première commune libre des Gaules, deux siècles avant le mouvement communal en Europe. Elle fournit à Cluny son personnel et ses abbés, qui portaient le double titre de Cluny et d'Aurillac. Cluny était à l'origine une extension d'Aurillac vers l'Empire au Nord-Est, la Bourgogne, l'Italie, l'Allemagne. Comme la matrice cantalienne, Cluny fut d'emblée souveraine : ne relevant que du Saint Siège, l'Ordre était partout maître chez lui. Au XII^e siècle, avec plus de mille maisons et dépendances, Cluny était, et de loin, la première puissance européenne.

³⁵ Dans son essai *Christus-Fiscus*, Kantorowicz analyse la notion d'impôt mystique, ce ressort économique de la culpabilité. Contre cette théologie fiscale (crédit sur l'au-delà, indulgences et leurs trafics, pénitences, luxe pour Dieu, puissance foncière et fiduciaire de l'Eglise) prit corps la réforme protestante, qui pointa, non sans raison, la maladie (la morbidité, la corruption) au sein même de la production matérielle. En réservant au seul sujet le poids de son destin et de ses fautes, la Réforme libérait le capital, alors investi dans l'au-delà. Son succès prodigieux n'est pas seulement lié à l'humanisme, à la libération des consciences. Il passe aussi par d'âpres luttes politiques pour le contrôle de l'activité et des richesses sur terre. Il inspira les révoltes contre l'impôt, les espoirs de réforme agraire, le pillage des biens d'Eglise. L'expropriation massive des abbayes amorça la formation d'un capital autonome, libéré pour la finance d'entreprise. Ce fut la troisième crise iconoclaste, qu'accomplirent les révolutions britannique puis française, avant le triomphe de l'industrie publicitaire.

³⁶ Dans sa *Vita Sancti Odilonis*, son élève Jotsald rapporte à ce sujet un prodige arrivé dans son enfance : " à la suite d'une maladie qui mit ses jours en danger, l'enfant, avant même de pouvoir fréquenter l'école, demeura comme frappé de paralysie; il ne remuait qu'à grand-peine les pieds et les mains, et il ne pouvait marcher librement. Or, il arriva que ses parents changèrent de résidence, et se rendirent dans un des châteaux de leurs vastes domaines. Le petit infirme les accompagnait, confié à la garde des serviteurs et d'une nourrice. On fit halte dans un bourg où se trouvait une église consacrée à la très sainte Vierge. Par une permission de Dieu, l'enfant fut déposé, sur sa litière, près du seuil de l'église et laissé seul assez longtemps, pendant que les domestiques étaient allés quérir des provisions dans les maisons du voisinage. Le petit enfant se sentit alors saisi d'une inspiration divine. Il se prit à essayer s'il ne pourrait pas trouver quelque moyen d'ouvrir la porte et d'entrer dans l'église. Après avoir épuisé toutes ses forces, faisant alors un dernier effort sur lui-même, il se traîna comme il put, des pieds et des mains, jusqu'à la porte du sanctuaire; de là, entrant dans l'église, il fut bientôt jusqu'à l'autel, et se saisit de la nappe à l'aide de laquelle il essaya de se soulever. Ses pauvres membres noués se refusèrent d'abord à tout mouvement. L'enfant insista avec une obstination touchante ; il se cramponna à la nappe de l'autel, et, tout à coup, de cette nappe, comme autrefois du bord de la robe du Sauveur, il s'écoula en lui une vertu miraculeuse. Il se dressa tout debout, il est radicalement guéri. Vous l'eussiez vu alors bondir de joie autour de l'autel, en remerciant la douce Vierge, qui semblait lui sourire. Cependant les serviteurs reviennent enfin, ne retrouvant plus que la litière de l'enfant disparu. Pleins d'étonnement et d'angoisses, ils se mettent à sa recherche; ils le découvrent dans l'église, près de l'autel, où il manifeste par des tressaillements la joie qui déborde de son cœur; ils pressent entre leurs bras l'enfant miraculeusement guéri, et le conduisent à ses pieux parents, qui ne savent eux-mêmes comment remercier la Mère de Dieu d'une faveur si merveilleuse."

³⁷ « Et Théodose traîna les dieux antiques en triomphe après son char » (Gibbon, *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain* V, 28, p. 835). C'est le sort de tous les dieux, à leur chute, d'être envoyés à la fonte. Quand Théodose

Je ne sais par qui. Par Dulaure ? c'est impossible. Tout en lui, l'homme et le savant, refusait la destruction de l'ancienne idole. Il est né, a grandi dans son ombre. Toute sa vie, elle lui a porté chance. En bien des sens, Dulaure vouera sa vie à sa résurrection. Bien plutôt par Couthon et ses sbires. Il est clair que Dulaure l'aurait cachée, s'il avait pu. Peut-être l'a-t-il subtilisée, ou tenté de le faire? C'est concevable.

Pour le savoir, il faudrait préciser quelle fut la lutte sourde, à Clermont, entre Dulaure et Couthon, les deux visages de la Révolution. C'est Couthon, le vandale, qui installe la Terreur en Auvergne, fait dresser la guillotine aux portes de la ville, ordonne la destruction des monuments. Si la Vierge d'Or a disparu dans le néant, c'est évidemment Couthon qui la fit détruire. Couthon, pensait Dulaure : né à Orcet, ancien camp de César, *villa* de Théodéchilde, fille de Clovis... Couthon : chef de massacre, proconsul en Auvergne, plaque tournante, envoyé par Marat et Robespierre contre la Gironde, les Anglais, contre Dulaure. Couthon paralytique, coincé dans son fauteuil : mal aimé de la Vierge, et marié à la Veuve.

Que devinrent les lingots ? C'est peut-être toute la question, au bout du compte... Probablement Dulaure surveillé de près par son collègue, déjà à demi traqué, ne put s'opposer à la fonte. Les deux hommes se firent une guerre sans merci. Très vite, en octobre 93, un rapport de Couthon à la Convention impose la proscription de Dulaure : on l'accuse de diffamer les représentants en mission dans les provinces. Plus tard, Dulaure, échappé par miracle à la guillotine, fonde la science du folklore, visite les anciens *oppida* arvernes, les vestiges des anciens temples, traduit Grégoire de Tours. Patiemment, il reconstituait, en milliers de feuillets, les pensées obscures qui firent les visions de la Grande Vierge, au Moyen Age et avant encore, dans les cryptes et les esprits du monde ancien.

En 1793, la foule, au Puy, immola et brûla la très ancienne Vierge noire aux cris de "*A mort, l'Egyptienne*". Elle n'était plus au goût du temps : toute noire et raide, presque sans trait comme une idole africaine.

La Majesté de Clermont, quant à elle, était très plastique, d'une vénusté et d'une aura superbes. On en a une description très fournie, ainsi qu'un dessin du X^e siècle, sûrement tracé par son sculpteur, le moine-architecte Alelmus, qui dirigea le chantier de la cathédrale de Clermont et façonna l'idole pour la nouvelle basilique, vers 946. Dans un livre récent, un historien a reproduit ce dessin conservé à Clermont (BMU manuscrit 145) qu'il commente, en citant de nombreux extraits sur les rêves et visions que la statue provoquait³⁸. Dans le manuscrit enluminé, un mot est écrit en lettres majuscules, entrelacé dans la main de l'enfant Jésus, levée vers les fidèles : c'est "REM", "*rem admirandam*", la Chose admirable.

La Vierge d'or, c'est l'idole originaire. C'est la grosse pépite, la gemme qui luit au fond de la mine. C'est la vision de l'enfant au fond de la grotte.

Ce fut la première Vierge romane. On façonna les Majestés d'après la dame de Clermont.³⁹

imposa officiellement le christianisme, il ordonna la destruction massive des temples, la fonte des idoles d'or et d'argent. Au même moment, « *Saint Martin, évêque de Tours, parcourait la Gaule à la tête de ses moines, et détruisait idoles, temples et arbres consacrés dans toute l'étendue de son vaste domaine* » (*Ibid.* p. 837). Gibbon précise plus loin : « *la ruine de la religion païenne est rapportée par les sophistes comme un prodige effrayant qui couvrit la terre de ténèbres et rétablit l'ancien règne du chaos et de la nuit. Ils racontent en style pompeux et pathétique que les temples se convertirent en sépulcres, et que les domiciles sacrés, ornés naguère des statues des dieux, furent déshonorés par les reliques des martyrs chrétiens.* » Gibbon écrit aussi : « *Les moines (races d'animaux immondes, auxquels Eunape est tenté de refuser le nom d'hommes) sont, dit-il, les auteurs de la nouvelle doctrine qui, à des divinités conçues par l'esprit, a substitué les plus misérables esclaves. Les têtes salées et marinées de ces infâmes malfaiteurs que la multitude de leurs crimes a justement conduit à une mort ignominieuse, leurs corps, où l'on voit encore les traces des fouets et des tortures ordonnées par les magistrats ; tels sont, ajoute Eunape, les dieux que la terre produit de nos jours* » (*Ibid.* p. 845).

³⁸ Jean-Claude Bonne : *Le corps des images au Moyen Age*, Gallimard, 2002, p. 182-198 (« *Le rêve de Robert de Mozat et la majesté de Clermont* »).

³⁹ A voir le nombre des Vierges qui restent encore après tant de destructions, on peut penser que chaque village en possédait une, sculptée à l'image de celle de Clermont. Ce sont généralement des statues de bois, de 60 à 80 cm de haut, assises sur un trône rectangulaire ou carré porté par quatre colonnettes. Leur attitude est noble, elles ont l'air grave, un peu lointain, le regard comme tourné vers l'intérieur, et leurs mains aux doigts très fins et allongés expriment puissance et bonté. Sur le modèle de Notre-Dame de Clermont, d'autres statues furent reliquaires : un cabochon de cristal qu'elles portaient au cou permettait de voir les reliques à l'intérieur (ainsi pour la Vierge de Vauclair).

Les célèbres « Vierges noires » posent toujours une énigme. Un bon nombre d'entre elles ne sont pas naturellement noires, mais noircies : par l'âge, l'oxydation des plaques d'argent ou la fumée des cierges. Beaucoup ont été repeintes en noir au XIX^e siècle. Boudon-Lashermes, du Puy, a remarqué que la plupart d'entre elles sont faites d'un bois venu d'Orient : cèdre du Liban, genévrier syrien. On peut supposer que l'on ramena ce bois des passages en Terre Sainte, comme autant de reliques ou "fragments" de l'horizon (à moins qu'on ne les ait sculptées sur place?).

Appendice :
Vie de Jacques-Antoine Dulaure
(1755-1835)

*

Historien et archiviste né à Clermont en 1755, révolutionnaire et collectionneur de vestiges. Ce savant fut républicain, puis fonda sous l'Empire la science du folklore, l'étude comparée des traces de l'esprit : superstitions et traditions. Formé à l'architecture, lui-même franc-maçon, cet amoureux des ruines se fit publiciste à Paris, puis embrassa la Révolution, siégea à la Convention et aux Cinq-Cents. A la Restauration, il retourne aux Antiquités. Fait étrange, exceptionnel : bien qu'il ait voté la mort de Louis XVI, sans sursis ni appel au peuple, il put rester en France après 1815, fonder l'*Académie celtique* et la *Société Royale des Antiquaires de France*, puis inspirer le romantisme. On respecta l'archiviste. Le vieux républicain traversa tous les régimes, mais ne se renia jamais.

Il naquit en Auvergne pendant l'épopée de Mandrin, quand les contrebandiers tenaient le sud du pays et la ville de Brioude⁴⁰. Journaliste et critique d'art dans le Paris de Beaumarchais, passionné de monuments comme Piranèse, il s'attache à exprimer des scènes et des fantômes, des outre-mondes : il écrit d'abord sur la scénographie et les salles de théâtre (l'Odéon, les Italiens), avant de produire un *Voyage dans la lune* d'après Cyrano, à l'heure des premiers aérostats. Enfin et surtout, il se fait « antiquaire », écrivain d'histoire, compile des milliers d'archives publiques ou privées. Il devient célèbre avec une *Description des Monuments de Paris* (1785) et des *Singularités historiques* (1788), ouvrages réédités sous tous les régimes⁴¹. Dès cette époque, cet architecte contrarié visite ruines et décombres, dans les paysages et dans les fonds d'archives, avec un goût spécial pour les coulisses, les passages dérobés.

Au fond, c'est un baroque. Quand s'effondre l'Ancien Régime, on dirait qu'il vit sous le signe de Naudé, de Retz, de Baluze⁴². Esprit subtil, fiévreux, dissocié sans doute. Curieux passionnément, aimé par la

Tout un monde de rêve se forma sur ces figures : "égyptiennes" (comme au Puy), antiques images d'Isis orientale, belles captives ramenées des croisades. Dans le *Cantique des Cantiques*, "*nigra sum*" est le refrain de la Sulamite. Ce fond syncrétique renvoyait aux sources premières du christianisme, juives, gréco-romaines, égyptiennes... Saillens en arrive à cette conclusion : "*dans le plus grand nombre des cas, les Vierges noires doivent avoir été primitivement des statuettes de bois, altérées par le temps et l'humidité, qui symbolisaient une source ou veillaient sur des morts. Elles devaient être des Matres, des déesses-mères gauloises, les plus anciennes sans doute des déesses funéraires, remontant à l'époque néolithique*" (*Nos Vierges noires*, Paris, Ed. Universelles, 1945). De son côté, Henri Pourrat retrace le mythe de Glaucus, et fournit une belle explication technique : "*et si l'on se rappelait les antiques procédés des domaines? On y avait un secret pour rendre le chêne sombre comme le basalte en le faisant facile comme le tilleul. C'était de le laisser dormir des années sous l'eau d'un étang. Quand on l'en tire, il semble une glaise noire : il est alors aisé à tailler, même avec un ciseau de silex ou de bronze. En séchant, il devient aussi dur que l'ébène. Les vieux pères, à l'âge du bronze ou de la pierre polie, ont pu faire ainsi leurs idoles noires ; et certainement la recette n'a pas été perdue*" (*Histoire des gens dans les montagnes du Centre*).

⁴⁰ . Sur la révolte de Mandrin et sa portée politique avant la Révolution, comme pour la « Grande Peur » de 1789, voir Ange Goudar : *Testament politique de Louis Mandrin, généralissime des troupes de contrebandiers, écrit par lui-même dans sa prison* (Genève, 1755). Puis l'*Analyse du Testament politique de Mandrin. Ouvrage dans lequel cet homme extraordinaire a prédit & prouvé que le système de la Ferme Générale finirait par appauvrir & ruiner l'Etat & le souverain (dédié aux représentants de la Nation, en l'Assemblée des Etats Généraux)*, Paris, 1789. Ce dernier ouvrage développe le *Testament politique*, document apocryphe écrit bien sûr par Goudar. Sur le personnage d'Ange Goudar, voir Gianfranco Dioguardi : *Ange Goudar contre l'Ancien Régime*, Castelnau-le-Lez, Climats, 1994, ainsi que Jean-Claude Hauc : *Ange Goudar, un aventurier des Lumières*, Paris, Champion, 2004.

⁴¹ . *Description des curiosités de Paris*, 1785 ; *Singularités historiques, ou Tableau critique des moeurs, des usages et des événements de différents siècles, contenant ce que l'histoire de la capitale et des autres lieux de l'Isle de France offre de plus piquant et de plus singulier*, 1787. Peu de temps après, en 1791, paraît aussi, à Genève, le grand ouvrage de Volney : *Les Ruines ou méditations sur les révolutions des Empires*. Comme Dulaure, l'orientaliste Volney peut être considéré comme un fondateur (ethnologique, littéraire) du vestige romantique. En 1785, quand Dulaure publie ses *Singularités historiques*, Volney fait paraître à Paris son *Voyage en Syrie et en Égypte, pendant les années 1783, 1784 & 1785*, étude qui guida Bonaparte sur les bords du Nil. Au 18 Brumaire, Bonaparte proposa à son ami Volney le ministère de l'intérieur et l'association au Consulat. Volney préféra passer au Sénat, y rejoignit Dupuis, puis s'opposa au Concordat et à la nouvelle monarchie impériale. Dès lors, il en prophétisa, évidemment, la ruine.

⁴² . Professeur de droit canon au Collège Royal et surtout archiviste universel, Etienne Baluze (1630-1718) fut le Naudé de Louis XIV. Né à Tulle dans la seigneurie de Turenne, c'était d'abord l'archiviste attaché à la maison de la Tour d'Auvergne et à la personne du grand Maréchal. Avec Mabillon, évêque de Clermont, il défend la généalogie (carolingienne) du chef de guerre, et présenta les preuves pour l'accès de sa maison à la dignité princière. Dans cet esprit, il produisit une *Table généalogique de la noblesse d'Auvergne*, et une *Histoire de Tulle*. En 1667, il devient le bibliothécaire de Colbert. Là encore, il déploie une immense activité d'érudition (*Capitulaires de France, Histoire ecclésiastique*) s'occupant beaucoup d'histoire

dissimulation, le mystère. L'humour aussi, la mystification : en 1788, il produit une *Histoire philosophique de la barbe*, dont il recommande l'usage pour tous les fonctionnaires publics. De fait, Dulaure, conscience clivée, n'est qu'à moitié moderne, et vit toujours sur deux époques. Bien sûr, cet *Aufklärer* pourfendeur de jésuites, ami de Condorcet et d'Olympe de Gouges, lit Voltaire, d'Holbach, Hume, Rousseau, Restif. Probablement Sade. Il embrasse avec fièvre la Révolution comme une libération collective et personnelle. Mais c'est aussi un antiquaire, qui recueille les traces du temps.

C'est un fauve, un regard : chasseur, espion, détective. Comme Fouché, autre adversaire, son double ignoble. Il construit toute sa vie contre l'histoire officielle. Comme une fouine, il exhume complots, tâches honteuses, noirs ressorts des temps monarchiques. Il eut tout un réseau d'informateurs, à Paris, dans les provinces⁴³. Entre histoire et roman, ses premiers ouvrages sur Paris disent les intrigues de l'Ancien Régime, coups d'Etat, cabbales, conjurations menées sur des siècles. De nos jours, on lit encore ses pages pour se faire une idée de la Saint-Barthélémy, des secrets de Louis XIV, de la Révolution et de ses nœuds de vipères. Eclats mortels de la puissance, du sacré, noces impures du trône et de l'autel nourrissent une passion retorse et violente, qui est celle du savoir : passion d'accusation, de mettre au jour ce qu'on exècre, au fond de soi⁴⁴.

*

Cet historien populaire, à la Révolution, se fait procureur de l'histoire. Comme aux Grands-Jours d'Auvergne, coup d'Etat à Clermont de juges jansénistes. Il lègue son mal d'archives à la liberté nouvelle. Ecrit pour une *autre* mémoire : sans-nom, oubliés, opprimés, privés d'histoire. Archiver, c'est d'abord déplier : ouvrir les voiles, les impostures, mener la Révolution dans les mémoires.

En 1790, il entre en politique. Il sort de ses dossiers deux violents réquisitoires : les *Crimes et forfaits de la noblesse et du clergé*, puis une *Histoire critique de la noblesse, où l'on expose ses préjugés, ses brigandages, ses crimes*. Les suit de près sa fameuse *Liste des ci-devant nobles*, où l'enquête historique sert les fins du renseignement et de la délation publique. Cette "*Liste des Ci-devant*" lui vaudra une réputation trouble mais intense, car on l'utilisera largement pour les proscriptions d'aristocrates⁴⁵.

sainte (vies de pasteurs, collection des conciles et des pères de l'Eglise), aussi de *curiosa*, recueillant les anciennes traditions politiques (*Cartulaires carolingiens*). Il édita Saint-Cyprien. Correspondant de Mabillon, Renaudot, du chancelier d'Aguesseau, il eut aussi, en même temps des échanges épistolaires moins orthodoxes avec Bayle, Fénelon, Sorbière...

⁴³. Envoyé en mission à Clermont, en Corrèze et Dordogne, par la Convention puis le Directoire, Dulaure eut accès à la bibliothèque de l'évêché de Clermont, comme à Tulle, aux archives d'Etienne Baluze, qu'il connaissait de longue main. Des dossiers de Baluze, Dulaure tira un trésor, dont il fit sa fortune scientifique et littéraire, mais aussi politique. Ce fond inspira les études historiques, puis les pamphlets politiques qui dénonçaient les moyens du despotisme. Plus tard encore, lorsqu'il revient à l'érudition, fonde l'*Académie Celtique*, Dulaure continue à diriger tout un réseau d'informations qui recouvre la France. Il s'agit toujours de missions d'enquêtes. Et ce sont souvent les mêmes, fonctionnaires ou érudits locaux, qui sous la Révolution fournissaient les renseignements, et désormais transmettent les données ethnographiques. Pour Dulaure, une autre police de la vérité remplaçait la sûreté politique des Comités. Et la *jugeait* au passage : *en esprit*, la science du folklore continuait les libérations populaires. Ainsi Dulaure a parcouru dans tous les sens possibles l'écriture de l'histoire. Au passage, sa vie répète à l'infini un même axiome : que toute histoire est littéraire ; que seul le mythe actionne l'histoire ; que le folklore est le lieu de ce savoir.

⁴⁴. Sur ce clivage, on peut pointer la passion spécifique de l'*archiviste*, chez Dulaure comme plus tard chez Foucault. L'archéologie du savoir ou de la vérité suppose une pareille faille entre savoir et pouvoir, qui se replie l'un sur l'autre sur le pouvoir de dire et ses ambivalences. Sur le pouvoir d'écrire et de tracer, entendu comme *inscription* et *enregistrement*, acte d'autorité (de possession, et de pouvoir). Le sens ancien de l'*écrivain* (notaire ou chancel, robin, journaliste ou publiciste, plume de village) le dit encore un peu. Clivage très simple, au fond, où l'histoire (le dire et l'écrire de l'histoire, l'enjeu de pouvoir dire) devient le lieu central, l'enjeu dernier de cette tension, qui traverse l'histoire des peuples, des croyances et des savoirs. Comme celle du sujet, dans le délire. Si Foucault a pu proposer une archéologie des sciences humaines (linguistique, psychanalyse, ethnologie), c'est d'abord que ces discours se définissent tous, et d'emblée, comme des « histoires » au sens où l'entendaient les Lumières, qui connaissaient encore les contes. Mettre en lumière, c'était éclairer les salles obscures, exhumer les vestiges. Refonder en raison, c'est modéliser, reconstruire. La fondation passe donc par l'archéologie. Au risque intense de la violation, qui inscrit, aussi, une limite grave, peut-être irréparable, à la mise en lumière. Celle-ci peut toujours détruire son objet. Dulaure passa sa vie sur la question. Il y écrit son destin.

⁴⁵. *Liste des noms des ci-devant nobles, nobles de race, robins, financiers, intrigants et de tous les aspirants à la noblesse ou escrocs d'icelle, avec des notes sur leur famille*, Paris 1790. Dulaure fut ainsi le cauchemar des émigrés. Il est très étrange que cet « ennemi public » du royalisme ait pu survivre à la Restauration. A moins de supposer qu'il ait su user de sa passion du renseignement. Son sens du pouvoir de la presse, des secrets gardés à l'ombre, en firent peut-être une puissance que faute de mieux, l'on préféra ménager. Les Bourbons, qu'il connaissait si bien, le laissèrent en paix à la Restauration, permirent qu'il restât en France, cas unique pour un régicide. Malgré les campagnes haineuses de la presse royaliste, il ne fut pas sérieusement attaqué : tous les procès tournèrent court, on retira les plaintes. Cet homme retiré n'occupa désormais aucune charge dans l'Etat, mais publia à grand tirage. Il demeura membre de sociétés savantes, ses collègues paléographes s'opposèrent à son départ. A maints égards, Dulaure fait penser au mystérieux personnage de *Ferragus*, chef des *Dévorants*,

Aux Cordeliers, aux Jacobins, l'historien patriote croise d'autres publicistes, surtout Danton et ses amis, Desmoulins, Fabre d'Eglantine, Héroult de Séchelles. Il se lie aussi aux girondins, qu'il retrouve chez Condorcet, chez les Roland de la Platière. L'été 1791, appuyé par Roland, il lance un journal pour mesurer les fièvres de la France. "*Le thermomètre du jour*" paraîtra jusqu'à la chute de la Gironde, en août 93. Dans cet esprit, Dulaure avait voulu fonder un *Club des Droits de l'homme*, sorte de société de surveillance des amis de la liberté. En pratique cet organe très benthamien de transparence aurait dû être aussi une « bouche de la vérité », un organe de délation civique, comme à Venise. En 1792, il est aux Jacobins, fait même partie de son comité épuratoire, puis en septembre 92 devient député du Puy-de-Dôme, aux côtés du terrible Couthon, qui le hait déjà et le surveille de près.

Très vite, Dulaure est pris dans la tourmente : Gironde et Montagne courent à la guerre. Dans l'édition Poulet-Malassis (1862), La Sicotière écrit : « *Il votait avec les Girondins, penchait pour les Dantonistes, et son opinion était plus nette que celle de Robespierre et même de Marat.* » En 93, il se tient juste, en fait, sur la grande faille. Qui chaque jour s'élargit sous ses pieds. Le déchire. Méprisant Marat, les massacreurs de Septembre, il hait aussi Robespierre pour ses visées de dictature. En Marat, il voit un monstre, doublé d'un provocateur royaliste, et le fait espionner en ce sens. Un temps, il tente de se tenir à l'écart des partis en lutte, ne monte jamais à la tribune. Ce n'est pas un orateur, c'est une plume. Que l'on craint, car elle pique. En janvier 1793, a lieu le procès du roi : dans sa *Physionomie de la Constitution*, Dulaure dénonce les ambitions naissantes, appelle la Plaine à l'union, en défendant sa ligne, ligne centrale entre les deux camps, fédéralisme ou dictature à Paris. L'acre ironie du libelle froisse les esprits dans les deux camps.

Inconciliable ou agent double ? Bientôt, il est suspect aux deux bords : cet ami des Roland est lié aussi à Danton. Le 31 mai 93, il ne proteste pas, quand tombe la Gironde. Cette abstention (ou cette lâcheté, hélas compréhensible), lui sauve sans doute la vie le 3 octobre, quand on décrète d'accusation les Girondins avec Philippe d'Orléans : on omet son nom sur la liste. Le 9 juin, Mme Roland lui aurait écrit de sa prison de la Conciergerie, pour se plaindre de suspicions calomnieuses contre ses amis, parues dans le « *Thermomètre du jour* ». Mais déjà le journal n'est plus à lui : surveillé par les Comités, il cesse très vite de paraître. Dulaure est sans soutien, déjà suspect, on connaît ses convictions, sa haine des maratistes. A la Convention, la veuve de *l'Ami du peuple* l'accuse solennellement de sympathie pour Charlotte Corday, et sous-entend la complicité dans l'organisation du meurtre. Bientôt Hébert fait campagne contre lui, évoque ses amitiés fédéralistes qui soutenaient le "*Thermomètre*". Dulaure donne un temps des gages à la Montagne. Il publie "*Du fédéralisme en France*", brochure où il discute le pour et le contre du système fédératif, et justifie l'unité républicaine au nom des circonstances de guerre. Robespierre s'en méfie d'autant plus. Finalement, le 21 octobre 93, sa réputation le rattrape : on rétablit son nom sur la liste des proscrits. Avec Brissot et Condorcet, on l'accuse de diffamation sur les représentants en mission (c'est-à-dire sur Couthon, son collègue en Auvergne, qui violenta la province), puis de conspiration contre l'unité de la République et la sûreté de l'Etat. Il a juste le temps de s'enfuir.

Trait sublime : il se cacha à Saint-Denis. Puis, en hiver, il partit pour la Suisse, muni de faux papiers, déguisé en aveugle, dit la légende. Il y resta un an, travaillant comme dessinateur dans une manufacture d'indiennes, tout près de Coppet, où vivait alors Mme de Staël, dont il avait attaqué le père, en 1789 - Necker avait alors tenté de maintenir les titres de noblesse. En décembre 1794, après Thermidor, la Convention voulut rappeler les anciens proscrits. Son collègue Monestier, du Puy-de-Dôme, le fit revenir. Il joua alors un rôle assez ferme, publia un étrange pamphlet pour dénoncer manœuvres et conspirations sous la Commune et la tyrannie des Comités : le *Supplément aux crimes des anciens comités de gouvernement*.⁴⁶ Dans ce mémoire édité par son ami Louvet, rédacteur de "*La Sentinelle*" au Palais-Royal et son collègue à l'assemblée, il brise ses anciens partenaires politiques, traîtres, faux amis, ennemis intimes : Couthon, dont il flétrit « *la féroce iniquité* », ces « *vils polissons* », « *perfides, immoraux* », qu'étaient pour lui Marat, Fabre ou Robespierre. A la clôture de la Convention, trois départements l'élisent dans le Massif Central : le Puy-de-Dôme, la Corrèze et la Dordogne, lieux électifs de ses études. Jusqu'en 1799, il siège aux Cinq-Cents, s'occupe avant tout d'enseignement public, des grandes écoles à Paris, des écoles dans les provinces, de l'avenir des universités fermées par la République. En 1799, hostile à Bonaparte, qui s'en défie de même, il rentre définitivement dans la vie privée.

*

société secrète calquée par Balzac sur la Charbonnerie. Aussi à l'avoué Derville, gardien des secrets honteux, vengeur de leurs victimes. Peut-être aussi à l'inquiétante figure de *l'Antiquaire* dans *La peau de chagrin*, dont l'histoire s'achève justement au Mont d'Or, en Auvergne.

⁴⁶. *Supplément aux crimes des anciens comités de gouvernement, avec l'histoire des conspirations du 10 mars, des 31 mai et 2 juin, et de celles qui les ont précédées, et tableau de la conduite d'un représentant du peuple mis hors la loi et rappelé à la Convention nationale*, Paris, 1794.

Alors, il se replie sur sa mémoire. Comme au début de sa carrière. Il retourne aux vestiges. Devient mémoire vivante, faisant de la mémoire un bastion, d'où il déploie les deux sens de son œuvre, de son rapport au temps : les origines et l'histoire contemporaine, l'ancienne France et la Révolution, malade mais toujours vivante, qu'il fallait sauver elle aussi, du mensonge et de l'oubli.

A la chute de Bonaparte, il publie un long pamphlet sur la révolution trahie : "*Causes secrètes sur les excès de la Révolution*"⁴⁷. Puis, de 1825 à 1829, suivront les six volumes des "*Esquisses historiques des principaux événements de la Révolution française*", où il relate les convulsions successives de la Révolution du point de vue de la bête traquée qu'il fut un temps, comme une suite de complots en concurrence, où règnent l'intrigue et l'or étranger⁴⁸. Dulaure a gardé la fierté d'un événement mondial immense, mais en même temps il la décrit dans le style machiavélien de Retz et de Naudé, comme une nouvelle Fronde, chamade de coups d'Etat et de complots, qui en écho s'appellent les uns les autres. Dans l'esprit des baroques, aussi de Hume et de son *Histoire d'Angleterre*, Dulaure décrit l'histoire comme un récit automoteur, où les fantasmes agissent d'eux-mêmes, où peurs et prévisions, rumeurs et hantises, calculs concurrents finissent par s'accomplir, et se détruire mutuellement, mécaniquement, par delà les volontés.

Dans cette écriture de son temps, et de sa vie aussi, Dulaure mit en scène la paranoïa où s'abîma la Première République. Sa folie personnelle rejoint alors le grand délire du Temps : l'un et l'autre ont pour chiffres l'intrigue et la légende, l'automatisme, la tragédie. Le grand vertige de la Révolution commande son échec fatal, mais aussi sa répétition dans l'avenir, un futur que Dulaure suivra jusqu'à sa mort, prophétisant, avant Marx, le XIX^e siècle comme celui des répétitions, des soubresauts de la Grande Révolution inachevée, survivante, jamais morte. Son travail était lu dans les cercles républicains, les écoles à Paris, les *vente* charbonnières. En 1835, année de sa mort, paraît encore une *Histoire des Cent-Jours, de la Restauration et de la Révolution de 1830*, où il voyait un détour supplémentaire de la même séquence secrète.

Sur l'autre versant du temps, il creuse, fouille encore. Aux débuts de la Révolution, l'érudit avait publié en six volumes une *Description des principaux lieux de France* (Paris, 1789). En 1804, il fonde avec Eloi Johanneau l'*Académie Celtique*, qui entreprit la première collecte systématique de traditions populaires. « *Ce que nous méprisons aujourd'hui comme des contes populaires, des monuments grossiers, sont des vestiges précieux de la sagesse de leurs anciens législateurs* »⁴⁹. L'année suivante, il publie d'après Hume, De Brosses et son ami Dupuis⁵⁰, rencontré chez Condorcet, un livre sur les rites anciens de fécondité : "*Des divinités génératrices et du*

⁴⁷. *Causes secrètes des excès de la Révolution, ou Réunion de témoignages qui prouvent que la famille des Bourbons, les chefs de l'émigration, sont les instigateurs de la mort de Louis XVI, du régime de la Terreur et des maux qui ont désolé la France avant et pendant la session de la Convention*, Paris, 1814-1815.

⁴⁸. *Esquisses historiques des principaux événements de la Révolution française depuis la convocation des États-Généraux jusqu'au rétablissement de la maison de Bourbon*, Paris, 1825.

⁴⁹. Eloi Johanneau : « Discours d'ouverture », in : *Mémoires de l'Académie celtique*, Paris, 1807, p. 62-63. Ces phrases sont citées par Nicole Belmont qui écrit à propos de Dulaure : « *c'est lui qui mit en ordre, classa et rédigea une série de questions dont certaines avaient été proposés par Mangourit, tandis qu'une commission avait été formée en 1805 à cet effet. Ce questionnaire, qui a été reproduit par Arnold Van Gennep dans son Manuel de folklore français contemporain, constitue un document important dans la mesure où il donne un état du savoir folklorique à cette date. Or ce savoir était loin d'être médiocre... Le questionnaire établi par Dulaure et Mangourit était destiné aux personnes les plus éclairées de chaque département. Les réponses devaient être envoyées au secrétaire perpétuel, communiquées dans les séances et enfin publiées dans les Mémoires. Il s'agit d'une méthode d'investigations qui s'appuie sur un questionnaire et un réseau d'informateurs... L'intention des fondateurs de l'Académie celtique était de faire l'histoire des gens sans histoire* » (*Paroles païennes*, Paris, Imago, 1986, p. 68).

⁵⁰. Charles-François Dupuis (1742-1809) : comme Dulaure, il était « antiquaire » et protégé de Condorcet. Il inaugura la cosmologie religieuse et devint célèbre avec son *Mémoire sur l'origine des constellations et sur l'explication de la fable par le moyen de l'astronomie* (1781), sa *Lettre sur le Dieu Soleil*, puis son *Origine de tous les cultes, ou Religion universelle* (1794), dont Destutt de Tracy a fait un *Abrégé*. Membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1788), puis professeur au Collège de France (Mythologies et cosmogonies antiques), il fut aussi membre (modéré) de la Convention, et député de Seine-et-Oise de l'an IV à l'an XI. Bien que républicain, il resta sous l'Empire un savant officiel apprécié de Napoléon. Très dévot dans sa jeunesse, il avait fait son "*chemin de Damas à l'envers*" (de la dévotion au paganisme), à la lecture de Hume, des *Dieux fétiches* et des *Dialogues sur la religion naturelle*. Comme Dulaure, Desmoulins, Fabre, Chénier, Champollion et Bonaparte, il prit sa part au mouvement néo-païen de la Révolution, mode « égyptienne » et antiquisante inspirée par Julien l'Apostat, qui dicta l'art décoratif du Directoire et de l'Empire, comme les thèmes agraires du nouveau calendrier. En 1801, Dupuis publia également une *Histoire des révolutions de France*.

culte du phallus »⁵¹, suivi l'année suivant par un essai sur *Les cultes idolâtres*⁵².

Réunis en 1825 sous le titre d'*Histoire abrégée de différents cultes*, ces essais de folklore furent réédités par Arnold Van Gennep en 1905. Ils servirent aux relevés du mouvement folkloriste français.

Sous l'Empire puis la Restauration, l'archiviste suit les travaux de l'*Académie celtique* puis ceux de la *Société royale des antiquaires de France*. Il fonde alors la science du folklore, avec quelques amis, français, ou allemands, comme Grimm qui travailla un temps avec lui. C'est lui encore qui fournit la plupart des renseignements pour les *Voyages pittoresques et romantiques de l'ancienne France*, que publia Nodier.

Dulaure retournait en Auvergne, visitait les anciens *oppida*, cherchait les traces des anciens temples dans les paysages. Alors il traduisit Grégoire de Tours, écrivit beaucoup sur l'ancienne Gaule, ses cultes, ses forteresses, ses croyances, ses mystères théologiques ou politiques. Ces travaux, publiés dans les *Mémoires* de l'Académie, ou restés à l'état de liasses, dorment souvent dans leurs cartons, ainsi qu'une *Histoire d'Auvergne*, inédite, où il passa plus de trente ans, et que sa veuve légua en 1835 à la bibliothèque de Clermont, contre une petite pension qui lui permit de vivre.

Outre l'*Histoire d'Auvergne*, restée secrète, Dulaure laissait une œuvre-vie, qui est peut-être la clef de son mystère personnel. C'est son *Histoire de Paris*, qu'il reprend de fond en comble, depuis les premières esquisses publiées en 1785. Elle paraît en sept volumes, à partir de 1821, et ravive les rumeurs⁵³. C'est en fait un projet d'histoire globale, centré sur la mémoire d'une ville. Depuis sa capitale, c'est une histoire de France sur deux mille ans. Depuis l'empereur Julien, quand les Gaules, premier rempart sur le nord, prennent la tête de l'Occident aux abois. On peut la lire comme un poème historique sur l'identité française.

Dulaure fut une grande source de l'école romantique, et la grande source du mythe romantique de Paris. Pour Balzac, Dumas, Hugo, Janin, Sue, Mérimée, Gautier, Nerval ou encore Flaubert. Pour Marx aussi, et Baudelaire. En un sens, il fut le Walter Scott de la France. C'est une grande source des drames et romans historiques de Dumas. De *Notre-Dame de Paris*, de *Quatre-Vingt-Treize* et des *Misérables*. Aussi de *Ferragus*, des visions de *La duchesse de Langeais*, de *L'envers de l'Histoire contemporaine*. Dulaure, relique miraculée de la Terreur, fut pour les romantiques un maître secret, une légende vivante, incarnée.

Il mourut vieux, respecté, dans sa ville de Paris. Dans les *Débats* du 24 août 1835, Jules Janin publia un piquant feuilleton sur *Dulaure historien*. Un peu plus tard, témoigna à son tour Collin de Plancy.⁵⁴ Désormais l'homme avait rejoint son emblème. C'était à son tour une survivance, vestige des âges passés par lui, en lui. Comme l'histoire en personne. Il avait survécu à tout.

*

⁵¹. *Des divinités génératrices, du culte du phallus chez les Anciens, des cultes des dieux de Lampsaque, de Pan, de Vénus, Paris*, 1805. Connue de Freud et ses disciples, des premiers ethnologues, cet ouvrage est le premier (peut-être encore le seul) à formuler le lien profond du fétichisme à la génération, par suite au sexe. En ce sens, c'est une pierre angulaire pour toute théorie des pulsions, et de leur scène culturelle, religieuse ou bien perverse. Piété secrète pour la « Grande Vierge »? Au passage, il fonde les études sur les « *gender studies* », la phallogocratie... De fait, Dulaure était aussi l'ami des premières féministes, Mme Rolland, Olympe de Gouges. Peut-être croisa-t-il Mary Wollstonecraft, mère spectrale de Mary Shelley, qui vivait alors chez Olympe, à Paris. Mary fut bien, à tous égards, une « divinité génératrice ». Elle mourut en couches. Plus tard, devint dans l'esprit de sa fille l'ultime déesse génératrice, et la matrice mythique de *Frankenstein*.

⁵². *Des cultes qui ont précédé et amené l'idolâtrie des figures humaines; des cultes des fétiches, des astres, des héros, des morts*, Paris, 1806. En 1825, les deux essais sont réimprimés sous le titre général : *Histoire abrégée de différents cultes*.

⁵³. *Histoire civile, physique et morale de Paris*, Paris, 1821-1825. En Octobre 1821, la Gazette de France traite curieusement Dulaure de "prêtre détroqué, échappé à la basilique de Clermont". A l'époque, la réédition des "Singularités historiques" donna lieu à des poursuites, vite étouffées. Malgré le stigmate du régicide, il semble que Dulaure fut protégé par son savoir.

⁵⁴ *Dulaure antiquaire*, Paris, 1847. La même année parut aussi *Le Marquis de Condorcet, épisode de la grande Révolution*. Conteur aux cent pseudonymes, né en 93, Collin de Plancy était proche de Dulaure (peut-être un fils? - il signait *le neveu de mon oncle*). Il est surtout connu pour ses *Daemoniana* (1820) et son *Dictionnaire infernal* (1825), où puisèrent Flaubert et Huysmans. Il a aussi laissé de nombreux recueils de légendes, des vies de saints, des études d'histoire religieuse : *Essai historique sur le culte des images et des reliques* (1821), *Historique de l'Église française et de son primat, pour servir à l'histoire des déserteurs de l'Église* (1847), *Histoire de Ponce Pilate* (1847), *Légende du blasphème* (1849), *Histoire sommaire de la liturgie* (1859), *Légendes des sacrements* (1862), *Légendes des saintes images* (1862).